

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Feuilleton 189 à 194

Lundi 25 au samedi 30 janvier 2021

Yvonne Estienne (1891 † 1975),
LES INVITÉS DE LA PENTECÔTE
(1954)
2^{ème} partie
(Sur le DON d'INTELLIGENCE)

« [Dans l'œuvre capitale de notre sanctification], nous sommes dans la nécessité d'être constamment et directement aidés par le Saint-Esprit. Il y pourvoit par ses inspirations qui, toutes, vont [à parfaire, à perfectionner,] à achever notre sainteté. Et, pour que ces inspirations soient bien reçues par nous, il met lui-même en nos âmes des dispositions qui nous rendent dociles et souples : ce sont les dons du Saint-Esprit.

(...)

« Ils achèvent de perfectionner cet admirable organisme surnaturel par lequel Dieu appelle nos âmes à vivre de la vie divine. »

(Dom MARMION¹)

¹ Dom Columba Marmion (1858-1923), *Le Christ, vie de l'âme*, ch. VI, § IV (édition 1935, pp. 141 et 143).

DEUXIÈME PARTIE

« *Donne-moi l'intelligence pour que je vive.* »
(Ps. 118, 144).

Chapitre I	3
Chapitre II	17
Chapitre III	36
Chapitre IV	51
Chapitre V	65
Chapitre VI	80

CHAPITRE PREMIER

Du balcon qui domine le vaste horizon beaujolais, Anna Lanel se penche pour mieux voir arriver, au travers des arbres de l'allée, une longue forme claire qui court, entraînant à côté d'elle des jambes tricotantes au milieu de rires d'oiseaux : c'est Domi et sa tante Rita qui viennent de prendre le courrier aux mains du facteur à la porte de l'enclos des *Alouettes*.

Les Alouettes ?... La vieille maison entourée de nids est bien nommée. Les arbres ne l'enserrent pas ; ils la laissent respirer à l'aise, face aux pentes doucement vallonnées des premiers plans que prolongent de vastes plaines dont les ondulations vont rejoindre la Bresse. A droite et à gauche seulement, les allées ombreuses que commence à rouiller l'automne offrent leurs voûtes. Devant, en contre-bas, sous la longue terrasse qui dessert la maison, le potager affiche ses légumes au milieu du coloris des dernières fleurs. Plus loin, des vignes et encore des vignes... Partout, la lumière est reine : elle accourt du fond de l'horizon pour caresser tout ce qu'elle trouve sur son passage.

Quelle différence avec la petite demeure de La Verdière et la vue qu'on y découvre ! Ici, le paysage est moins grandiose, mais si calme !... Et, pourtant, c'est avec un cœur en émoi que Mlle Lanel le regarde, car elle attend chaque jour l'annonce de l'arrivée de Pierre. Et Rita ne semble-t-elle pas brandir un papier qui l'annonce du bout de l'allée d'où elle arrive ?

Encore quelques bonds... et puis, stop ! sur la terrasse où surgissent les habitants des *Alouettes* : un Papi et une Mami heureux d'avoir momentanément laissé leurs soucis..., un ménage Vanot, plus jeune, mais accordé dans sa maturité, qu'a touché la souffrance aux cheveux blancs de ses amis.

Rita s'est immobilisée, et la distribution du courrier s'opère, mais nulle pour la rêveuse du balcon qui réclame ;

« *Rien de nos voyageurs ?* »

- *Non, rien !* répond placidement Mami. *Pierre doit prolonger son voyage à ce Saint-Nizier-des-Alpes, dont sa dernière lettre parlait. Il viendra dans quelques jours.*

- *Mais Louis-Jean ne donne pas non plus de nouvelles ?*

- *Peut-être se seront-ils entendus avec Pierre pour arriver ensemble ?* »

Et c'est tout. Tranquillement, chacun retourne à ses affaires. Mais, là-haut, Tamta insiste :

« *Domi, n'as-tu pas de chagrin que ton papa n'arrive pas ?*

- *Mami a dit qu'y viendra après... Moi, maintenant, je vais aux chèvres avec tante Ri... Tu permets, Tamta ?*

- *Va aux chèvres !... Mais, Rita, ne perdez pas votre temps avec Domi que vous pouvez confier au fils de votre vigneron, ce Nicolas qui l'aime bien.* »

Néanmoins, la jeune tante repart avec l'enfant, dans une bousculade de rires, vers les amis à quatre pattes dont on entend les sonnailles proches. Et, brusquement triste, Anna rentre dans la chambre où un petit lit se blottit à côté du sien, au milieu du décor vieillot et confortable.

« *Pas de lettre !* pense-t-elle. *Ou il est malade..., blessé peut-être dans un accident d'auto..., mort ?... et ce serait ma propre mort... Ou il oublie le temps qui coule dans ce Saint-Nizier inconnu, et c'est un autre genre de mort !* »

Pourquoi dramatiser ainsi un silence que les autres estiment normal, sinon parce qu'elle aime à présent Pierre Sériac à la manière d'une revanche sur un passé cuisant, à la manière aussi d'une rencontre d'âmes sur un plan d'éternité ?

Et comment est-ce venu si vite ? car, enfin, il n'y a que trois mois qu'ils se sont quittés sur sa blessure à elle et sa frêle espérance à lui ?... Ah ! c'est qu'il y a eu ces lettres où Pierre a déversé non seulement son cœur et son esprit d'artiste, mais son âme passionnée. On lui avait défendu de parler d'amour, mais non d'en écrire : et comme il a su le faire !... Comme elle a su répondre, elle, sans l'embarras d'une présence qui limite l'élan des

farouches pudeurs !... De sorte que, lorsqu'ils vont se revoir, ce sont presque deux êtres nouveaux qui s'affronteront, deux êtres qui sont allés, à travers les mots écrits, au-delà des possibilités d'union de la terre, deux êtres qui ont le droit de se demander ce que les mots parlés - s'ils osent en dire ! - pourront leur apporter de plus.

Un coup frappé à la porte tire Anna de ses pensées.

D'un bond, elle est debout, ne voulant pas que personne, dans cette maison placide, surprenne sa rêverie, puisque personne ne semble comprendre... Et c'est la silhouette de Rita qui s'encadre dans la porte : « *J'ai laissé Domi avec son ami Nick, comme vous m'y invitiez. Et moi, je venais vous dire, Tamta...* »

Elle s'arrête, embarrassée, si jolie dans sa grâce simple de blonde aux yeux bleu-noir, que Mlle Lanel la contemple et que, la détaillant en pleine lumière, elle ne peut s'empêcher de remarquer :

« *Comme vous ressemblez à Edith !... A chaque nouveau voyage, cela me frappe. Maintenant que vous avez tout dépouillé de l'adolescente, vous la rappelez de façon étonnante : non seulement les traits, mais les intonations de voix..., certains gestes aussi...*

- *Cela doit être vrai, puisque beaucoup de personnes le disent comme vous. Et j'en suis heureuse, car j'aimais tant ma sœur !* »

Elle affirme cela avec une telle ferveur que l'autre remarque :

« *Tant que cela ?*

- *A un point que vous n'imaginez pas !* »

Les yeux s'assombrissent. Ne dirait-on pas même qu'ils s'embrument ?... Après trois ans passés ?... Etrange et pourtant possible, puisque voici une perle d'eau qui, sans contrainte, ignorante de sa valeur, descend au long de la joue fraîche.

« *Que vouliez-vous me dire, Rita ?* interroge Mlle Lanel dans un souci pudique sinon d'arrêter, du moins de respecter cette frémissante sensibilité.

- *Qu'il ne faut pas vous inquiéter... Il n'est pas arrivé d'accident, allez !... Le bon Dieu protège les voyageurs et j'espère bien que le vôtre ne tardera pas à paraître. »*

Stupéfaite, Tamta la regarde à nouveau. Seule dans la maison, par quel affinement du cœur, Rita a-t-elle compris son souci ?

« *Quel âge avez-vous donc, petite fille ?* interroge-t-elle sans souci d'expliquer son association d'idées entre ce qui vient d'être dit et ce qu'elle veut contrôler là.

- *Vingt ans sonnés*, répond la petite avec la même simplicité... *Et puis, autre chose, Tamta : les chambres de nos hôtes sont prêtes. Soyez tout à fait tranquille : nous ferons de notre mieux pour accueillir M. Sériac... J'ai prévu une adjonction rapide au menu s'il arrivait inopinément avec votre frère.*

- *Croyez-vous donc qu'ils puissent surgir à l'improviste ?*

- *Pourquoi pas ? Louis-Jean nous fait souvent de ces surprises. »*

Un étonnement tombe sur la sœur :

« *Vraiment ?... Il vous arrive ainsi sans façons ?*

- *Mais oui, quand il a des voyages d'affaires dans nos régions, il s'arrête pour respirer ici le souvenir d'Edith... Si son ami est passé par Charlieu, il pourra bien l'amener comme ça, sans crier gare. »*

Sur un geste d'invitation de l'aînée, la cadette a tiré un pouf et s'assoit : « *Tout le monde est occupé en bas*, dit-elle, *et j'ai un long moment libre. Si ce n'est pas indiscret, parlez-moi de M. Sériac avant qu'il arrive, afin que je le connaisse déjà un peu... »*

Visiblement, elle veut distraire celle qui fut la belle-sœur d'Edith et que son cœur a su adopter avec la famille alliée. Et Anna aussi se sent une affection profonde pour cette enfant de choix qu'ils apprécient tous.

« *Alors, causons !* » acquiesce-t-elle avec sa bonne humeur retrouvée.

Tandis qu'elle ramène sans difficulté, de la mémoire aux lèvres, toutes sortes de traits charmants sur le peintre célèbre, ou

de détails pittoresques sur l'ami entré dans leur intimité, la petite pendule précipite ses battements sans qu'on s'en aperçoive. D'en bas, monte, par moments, le fumet d'un gibier dont Papi est friand. Charriés par le vent, des bêlements lointains, mêlés à des rires d'enfants, viennent battre contre le balcon. Et soudain, au milieu de ces bruits ténus, un autre plus sourd commence à s'insérer.

Rita a dressé la tête. Elle continue à causer ; mais voici le bruit qui s'enfle, et la petite court à la porte-fenêtre :

« Là..., je vous l'ai dit, Tamta, qu'ils arriveraient à l'improviste : les voici !

- Qui donc ?

- Louis-Jean et M. Sériac... Je reconnais la voiture. »

Mlle Lanel s'est précipitée à son tour, mais ne voit rien :

« Vous rêvez, Rita.

- Pas du tout... Entendez-vous le moteur ?

- J'entends un moteur, mais loin..., sur la route... Quant à distinguer quelque chose ?...

- Suivez mon doigt..., là..., à gauche du grand marronnier... Il y a une échappée entre les arbres d'où vous allez voir passer l'auto... Vous y êtes ?... Ils seront là dans cinq minutes... Vite, je me sauve faire l'entremets projeté. »

Elle est déjà partie, légère, aérienne ; et Anna demeure à son balcon, encore incrédule... C'est vrai cependant qu'un ronflement de moteur se rapproche de plus en plus.

La voiture semble jouer à cache-cache avec les haies, les buissons, les méandres de la route. Pourtant, voici qu'après cela, elle s'engage dans l'avenue où, tout à l'heure, couraient Domi et sa tante Ri..., et, l'alerte donnée, les deux ménages surgissent sur la terrasse pour un accueil affectueux.

Mlle Lanel n'a plus que le temps de descendre. En automate, elle dégringole le large escalier de pierre qui aboutit au rez-de-chaussée. Et quand elle arrive à son tour au coin de la terrasse où tout le monde s'est tassé, c'est pour assister au savant virage de

Louis-Jean qui, à sa manière décidée, arrête sa Peugeot... Deux corps souples en surgissent. Il y a des mots, des présentations, des mains tendues, des embrassades, toute cette politesse qui permet aux cœurs en émoi de s'affronter, à la manière dont l'huile facilite le jeu des engrenages délicats. Mais, quand Pierre s'avance vers Anna, ni l'un ni l'autre ne trouvent rien à se dire : leurs seuls regards s'attardent sur leurs mains. Et, ayant constaté chacun que l'autre porte son anneau d'argent, ils se sourient.

Alors, face à la famille, face à la lumière qui baigne la vieille maison, l'amoureux ayant pris entre les siens les doigts de l'amoureuse qui tremblent sans opposer de résistance, les élève et les baise d'un geste lent, quasi majestueux. Et, sans doute, l'entourage, gagné par l'émotion silencieuse qui plane, ne trouverait-il rien à dire non plus si un petit tourbillon ne surgissait d'une allée en soulevant un nuage de sable, tandis qu'un chevreau lutte de vitesse à côté : « *Mon papa ! mon papa chéri !...* » crie Domi.

Sous les nouveaux baisers qui claquent, l'atmosphère se détend et tout le monde gagne la vaste salle à manger où, dans les verres irisés qui font valoir sa rutilante couleur, M. Vanot verse avec précaution le vin d'accueil du Beaujolais. Très vite, chacun semble à l'aise. Comme à La Verdière, Pierre est tout de suite adopté ; et Pierre paraît avoir toujours connu cette nouvelle famille, tant les secrètes affinités qui les portent les uns vers les autres se nouent dans une douce simplicité.

Souvent, il regarde Anna, mais avec une tranquille joie qui ne semble rien connaître de ses remous à elle. On le sent heureux, d'un grand bonheur qu'accroît une pleine maîtrise de soi. Et, à son contact, la jeune fille s'apaise, comme il arrive lorsqu'on s'appuie à une sécurité. Est-il donc si simple de vivre, quand elle avait cru la vie si compliquée de douleur cuisante ou d'amour inquiet ?

Mais oui, cela apparaît simple aux côtés d'un Pierre qui rayonne sa sérénité !... Elle le constate quand elle se retrouve seule avec lui, pour l'installer d'abord dans la chambre préparée par

Rita, puis pour le guider, avant le déjeuner, dans un premier et rapide tour de jardin ; car la lumière qui baigne *Les Alouettes* est telle qu'elle vous tire au dehors.

... Ils longent, à présent, la nappe d'eau de droite, puis l'allée qui s'allonge au-delà vers les coteaux plantés de vignes. Derrière eux, on s'affaire en préparatifs. Domi même s'est engouffré dans la maison pour explorer la valise de son papa. Et les jeunes gens, qui auraient trop à se dire, ne disent pas grand'chose :

« *Merci de m'avoir fait inviter aux **Alouettes**, murmure le voyageur. Cette famille Vanot paraît si sympathique, et ce pays si lumineux !*

- *Bien différent de La Verdière, n'est-ce pas ?*

- *Oui : là-bas, c'était grandiose ; ici... »*

Il embrasse l'horizon d'un coup d'œil, cherchant le mot qui convient :

« *Ici, c'est pur.*

- *Et d'un calme souverain... qui s'accorde au vôtre, Pierre ! Depuis votre arrivée, je suis frappée de ce rayonnement qui émane de vous, si différent de votre inquiétude de la Pentecôte ! On sent que, maintenant, vous êtes un homme donné à Dieu.*

- *Ou plutôt un homme à qui Dieu s'est donné. Moi, je n'ai fait que recevoir.*

- *Est-il indiscret de demander quoi ? »*

Il n'a qu'un cri : « *Indiscret ?... quand j'ai hâte et besoin de tout partager avec vous ! »*

Ils se regardent autrement que là-haut, sur le Poste du Veilleur ! A présent, Pierre Sériac pourrait parler d'amour : il n'est plus de permission à demander. Cependant, ce n'est pas d'amour qu'ils vont parler. Au-delà même de ce qui est si beau déjà, chez les hommes, leurs âmes se joignent, parce que la qualité du sentiment qui les unit est exigeante. Plus encore, et mieux qu'au cours de leur première rencontre sur la terrasse de La Verdière, le sens divin de la vie leur met aux lèvres des mots plus grands que la vie :

« Ce que j'ai reçu ?... D'abord la grâce de pénétrer quelque peu dans le domaine entrouvert par le Christ à sainte Angèle de Foligno quand elle disait : **Il m'a aimée d'un amour épouvantablement sérieux !** et qu'elle rapportait ses paroles : **Si quelqu'un voulait me parler, nous causerions ensemble avec d'immenses joies !** Je n'en suis pas encore là, hélas ! mais je fais tout pour essayer d'y atteindre.

- Au fond, c'est depuis ce coup de cœur du **Requiem** de Berlioz que le Seigneur vous a capté ?

- Coup de cœur ? le mot est exact... J'ai éprouvé, ce soir-là, comme un saisissement de l'intelligence, mais qui dépasserait celle-ci.

- Le fait n'est pas rare chez les saints. Avez-vous lu, dans la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, l'histoire caractéristique de la petite poule blanche ?²

- Non... Racontez-la-moi.

- **Se promenant un jour au jardin, déjà bien malade, elle s'arrêta devant une petite poule blanche qui abritait sa famille sous ses ailes. Alors, ses yeux se l'emplirent de larmes : « Je ne puis rester davantage ! » dit-elle. Et, une fois dans sa cellule, elle pleura longtemps sans pouvoir articuler une parole. »**

- Par une poule blanche..., par des notes de musique..., rêve tout haut l'artiste, Dieu se révèle au cœur !... Et comment s'est terminée l'histoire de sainte Thérèse ?

- **Quand elle a pu parler, elle a expliqué : « Je pensais à l'aimable comparaison prise par Notre-Seigneur pour nous faire croire à sa tendresse. Toute ma vie, c'est cela qu'il a fait pour moi : il m'a entièrement cachée sous ses ailes. Ah ! le bon Dieu fait bien de se voiler à mes regards sous des images : je sens que je ne pourrais supporter sa douceur ! »**

- **Comme c'est bien cela ! »**

² Cf. sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, *Derniers entretiens, Le carnet jaune*, 7 juin 1897 (*Œuvres complètes*, p. 1012).

L'exclamation en dit long sur l'intimité d'amour qui s'est creusée depuis ces derniers mois entre l'âme du néophyte et son Seigneur. Peut-être un peu confus d'en avoir dévoilé quelque chose, il interroge à présent :

« J'ai hâte, Tamta, de me mettre sous l'autorité de votre expérience pour essayer d'avancer dans l'acquisition du don de Science.

- Non, Pierre. J'ai l'impression que c'est vous, désormais, qui allez plus loin que moi et qui m'enseignerez... Est-ce que je me trompe en jugeant qu'il en est à présent des dons du Saint-Esprit dans l'économie spirituelle de votre vie, comme du génie chez le penseur et de l'art chez l'artiste : une sorte d'habitus ? »

Il ne nie pas et complète :

*« Et de même que tout art est proche du divin, de même les dons nous introduisent au seuil de celui-ci. L'abbé Girard ne m'avait-il pas prédit qu'il ne fallait pas m'arrêter dans la recherche, mais aller de la Science à l'Intelligence, pour déchirer le voile du mystère qui couvre l'esprit caché sous la lettre de tout ce qu'on déchiffre ?... Mais je n'imaginai pas que c'était aussi simple : l'intelligence, comme le dit Maritain, est, en un sens, **la plus grande des simplicités**. Je le comprends surtout depuis que, sur vos conseils à tous, je me suis mis à prier.*

- Quelle joie vous me donnez, et vous donnerez à Louis-Jean !... Mais avez-vous pour cela délaissé les livres ?

- Pas tous ! Certains mystiques m'apprennent beaucoup ; tenez, par exemple, cette Angèle de Foligno dont nous parlions, quel guide sûr vers la première loi de l'oraison qu'elle pose dans l'exigence de la totalité de l'homme et non une partie de lui devant Dieu !

- Et Hello ?... Avez-vous continué à le fréquenter ?

*- Naturellement. Il a des cris vers le Saint-Esprit qu'il est impossible de ne pas faire siens : **O Esprit dont j'ai besoin, visitez-moi. Je me livre tout entier. Je ne veux plus que rien en***

moi pense à moi, car, moi, c'était le tourment... Donnez-moi l'humilité du triomphe... »

Derrière les promeneurs, des pas se rapprochent depuis un instant, et, se retournant, ils voient venir vers eux la robe fleurie de Rita :

« Excusez-moi, dit-elle avec sa grâce simple, j'aurais voulu ne pas vous déranger, mais il faut tout de même vous apprendre que l'heure du déjeuner approche.

- Déjà ! »

Les deux exclamations ont fusé ensemble.

« Oh ! vous avez encore quelques minutes et le temps de revenir tranquillement.

- Mais non plus celui de commenter une page d'Hello, comme Pierre était en train de le faire ?

- Ah ?... Est-ce notre pays qui vous inspire, Monsieur Sériac ?

- Oui, mais peut-être pas à la manière que vous pensez. Savez-vous ce qu'il m'apporte, ce pays ?... Un besoin profond de recueillement.

- Recueillement devant cette beauté de l'automne, sous ce ciel que tout le monde qualifie de lumineux ?

- Oui et non. »

Tamta sent l'étonnement de sa petite amie qu'elle sait chauvine de ce coin :

« Oh ! Pierre, proteste-t-elle, vous ne voulez pas dire que vous êtes déçu ?

- Certes non ! Laissez-moi m'expliquer. C'est justement parce que ces horizons sont si beaux qu'il faut aller au-delà. Nous matérialisons trop la beauté, nous restons ainsi à sa surface. Je crois qu'il faut oublier ces visions d'enchantement pour aller plus loin.

- Où donc ? interroge Rita.

- En soi. C'est le plus beau voyage quand on y rencontre Dieu. Et c'est là qu'on trouve le recueillement. N'avez-vous pas

remarqué que tout ce qui est précieux s'enveloppe de silence et d'intimité ?

- *Oh ! oui..., approuve tout bas Mlle Vanot.*

- *Tenez, par exemple, l'Eucharistie est dans son ciboire, le ciboire sous un voile, et même le tabernacle sous le conopée... »*

Rita a levé sur lui des yeux qu'on sent maintenant conquis. Mais, pour fréquenter les mystiques, Pierre n'y a pas perdu pour cela le sens des contingences

« Vous allez me trouver un drôle de type, Mademoiselle ?

- *Pas du tout ! Tamta m'avait prévenue que vous étiez un grand..., un grand... »*

Elle cherche ses mots et n'en trouve qu'un :

« Un grand évolué vers Dieu... Seulement, comment vais-je oser, maintenant, mettre mon projet à exécution ?

- *Vous aviez un projet ?*

- *Oui : vous interviewer sur cette lumière qui déborde de vos toiles et qui, m'a-t-on dit, est la passion de votre vie... Seulement, si, à présent, vous vous en passez pour regarder au-dedans ?... »*

Elle a dit cela avec une moue d'enfant déçu qui les amuse tous : *« Comment, si je m'en passe ?... Jamais de la vie ! Je transpose seulement ma manière d'en vivre... Je vais essayer de vous expliquer, à la manière des **Confessions** de saint Augustin, comment, avec lui, je vois à présent les choses... »*

Il regarde la trouée lumineuse du bout de l'allée qu'ils allaient atteindre quand Rita est survenue. Et, faisant volte-face pour redescendre vers la maison entre les deux jeunes filles, il dit lentement :

« Mes yeux aiment les formes belles et variées, les couleurs brillantes et fraîches... La reine des couleurs elle-même qui baigne tout ce que nous voyons, où que je sois durant le jour, se coule vers moi de mille manières et me caresse, même lorsque je suis occupé d'autre chose et ne pense guère à elle... Mais je résiste aux séductions des yeux, de peur que mes pieds qui s'avancent dans la voie de Dieu ne s'y embarrassent, et j'élève

vers lui des yeux invisibles pour qu'il dégage mes pieds de leurs lacets... »³

- C'est beau ! dit Rita presque bas.

- C'est du saint Augustin.

- Comme Edith aurait aimé vous entendre !...

- Edith ?... nous sommes si proches d'elle, assure Anna. Au début, vous vous étonniez, Pierre, de notre union avec les âmes de l'au-delà. Aujourd'hui, ne pensez-vous pas que la même clarté infinie est donnée à toutes nos intelligences pour nous unir en ce monde et en l'autre ?

- Evidemment, elle coule d'une façon égale, sans cependant nous éclairer de même sorte... Regardez : le soleil pénètre plus le verre que la pierre, et le cristal que le verre. Il fait aussi briller chaque pierre précieuse selon la noblesse dont elle est douée. Ainsi, je crois chacun illuminé selon l'éminence de sa capacité, aussi bien dans la grâce que dans la gloire. »

Les deux jeunes filles ont levé sur lui des yeux où monte une admiration.

« Monsieur Sériac, affirme Rita Vanot, c'est un cadeau du bon Dieu de vous avoir amené chez nous. Vous aiderez maman à se consoler de la mort d'Edith. On sent que vous savez des tas de choses... et que, si l'on avait un conseil à demander, on irait à vous tout droit.

- Ne vous y trompez pas, Mademoiselle ; il y a bien peu de temps que le Saint-Esprit m'a fait la grâce de m'envahir ! Je n'ai fait que me laisser guider par lui avec une totale soumission parce qu'au fond je suis un grand ambitieux qui voudrait, à force de docilité, parvenir aux profondeurs de Dieu.

- Docilité ?... simplicité ?... cela sort en effet de vous. Et c'est si inattendu ! Avec votre renommée, je ne vous imaginai pas ainsi.

- Et comment me voyiez-vous ?

³ *Confessions*, livre X, chapitre 34.

- *Un monsieur indépendant..., un peu hautain..., très loin de nous : exactement le contraire de ce que vous êtes ! »*

L'artiste part d'un rire convaincu : *« Hautain ?... indépendant ?... ah ! non ! Docile à tout, au contraire, d'une docilité d'enfant..., comme celui-ci, quand il l'est ! »*

Il montre, au bout de l'allée, Domi qui semble les chercher et qui, les ayant aperçus, va s'élançer. Prompte comme l'éclair, sa tante Ri le devance et court à lui, peut-être mue par cette délicatesse dont elle donne à chaque instant des preuves, et qui va au-devant du petit pour ménager encore un instant d'intimité aux autres.

« Revenez tranquillement, jette-t-elle ; nous allons devant avec Domi... Mais je maintiens ce que j'ai dit : c'est une des plus douces choses de la terre que la venue de M. Sériac ici ! »

Les derniers mots s'éparpillent dans l'air. Au grand galop, la robe fleurie a rejoint l'enfant ; et comme tous deux regagnent à présent la maison, l'artiste prend entre les siennes les mains d'Anna qui n'a pas dit un mot depuis un moment, bien que ses regards parlent pour elle : *« Non, dit-il lentement, une des plus douces choses de la terre, c'est de voir s'allumer la lumière dans les yeux qu'on aime en parlant de Dieu ! »*

Elle aurait tant à dire que son cœur, gonflé d'amour, ne trouve qu'un cri de joie :

« Comme nous allons être heureux ici !

- *Oui, cette petite Rita est délicieuse, les parents charmants, l'atmosphère sympathique à souhait.*

- *Quelle différence, n'est-ce pas, avec Gillette et son entourage ! »*

La conversation bifurque et Pierre Sériac s'y jette résolument.

« Gillette ?... Je l'ai vue au passage à Charlieu. Elle m'a présenté à sa nièce Francine qui n'est d'ailleurs pas désagréable. Et j'ai remarqué les regards de votre belle-sœur sur mon anneau d'argent. Elle est trop fine pour n'avoir pas deviné ce qu'on ne lui

dit pas encore. Aussi, je crois qu'il faut nous attendre à une offensive.

- Que voulez-vous dire ?

- Que le pressentiment de notre mariage va l'inciter à jeter sa nièce à la tête de Louis-Jean pour l'engager, sous prétexte de l'avenir de Domi, à un remariage... J'ai d'ailleurs senti hier, et ce matin, Louis-Jean préoccupé.

- C'est vrai ! avoue simplement Anna, depuis quelque temps, par moments, nous le voyons soucieux. »

Ni l'un ni l'autre n'ajoute rien... Y a-t-il plus de trois minutes qu'Anna a dit : « Comme nous allons être heureux ici ! »

Et, déjà, la vie répond : « Est-on jamais complètement heureux sur la terre ? »

CHAPITRE II

Dans le verger où il est venu peindre, Pierre s'arrête un instant, et Tamta s'exclame :

« Je n'aurais jamais cru, malgré votre talent, que vous puissiez tirer un tel effet d'un sujet aussi banal !

- La bonne Mme Vanot m'a conté que c'était l'endroit préféré où son Edith venait lire et travailler : c'est suffisant pour que j'aie voulu en fixer le souvenir à son intention.

- Qu'une raison sentimentale ait guidé votre choix, je le comprends ; mais il n'empêche qu'objectivement parlant cela devait être difficile d'animer un sujet aussi quelconque : un arbre au coin d'une allée !... Or, dans cet arbre, vous avez mis toute la nature : on s'attend à en voir sortir les oiseaux ; dans cette allée, toute la vie des hommes qu'on s'étonne de ne pas y voir passer ; et, baignant l'ensemble, une lumière qui semble tout caresser. »

Ils sont tous deux dans une sorte de retraite d'où l'on aperçoit la vieille maison, tassée plus loin, à distance suffisamment respectueuse pour que le recueillement de ce coin champêtre n'en soit point troublé.

*« Vous me faites penser aux vers de **Chantecler**, reprend la jeune fille :*

Quand on sait regarder et souffrir, on sait tout :

Dans une mort d'oiseau tiennent tous les désastres ;

Un rond d'azur suffit pour voir passer les astres !⁴

- Savoir regarder ?... oui, puisque l'histoire de ce monde est faite, en partie, du reflet sensible des jeux de la lumière. Je vais même jusqu'à me demander si le regard ne serait pas le point d'intersection entre nos paroles et cette lumière ?... et, finalement, la plus haute expression de l'idée ?

- Vous allez loin !

⁴ Edmond Rostand, *Chantecler*, acte I, scène VI (Le deuxième vers doit être ainsi lu : « Dans une mort d'insecte on voit tous les désastres »).

- *Croyez-vous ?... Un regard ne peut-il contenir des pensées que la langue humaine n'exprime pas ?... Alors, pourquoi ne serait-il pas la plus haute forme du rayonnement humain ? »*

Il se rejette en arrière pour examiner les coups de pinceau qu'il vient de donner ; et, pris par son idée, il continue :

« Voyez combien tout ce qui existe rayonne, selon la capacité de son être, et comme tout influe sur tout : la fleur a son parfum qui est sa parole, l'homme son regard, la sainteté son auréole. Petites et grandes choses apparaissent solidaires. Est-ce qu'un grain de sable pourrait disparaître sans avoir eu sa raison d'exister et son influence sur quelque chose ?... Est-ce que la création n'est pas un ensemble dans lequel chaque membre se fait réciproquement l'aumône de son rayonnement ?

- *Dans ce cas, nous n'avons qu'à choisir celui qui nous en apporte le plus.*

- *Pas même. Pour moi, je ne trie plus rien : dans le choix se trouve toujours quelque chose d'étroit. J'aime mieux laisser faire Dieu, puisque je suis sûr que ce qu'il décidera pour moi sera dicté par le plus grand amour.*

- *En attendant, Pierre, laissez-moi choisir pour vous cette grappe de raisin dont notre hôtesse nous a tout à l'heure gratifiés... Je la vois, au bout de l'allée, cette bonne Mme Vanot, qui vient nous rejoindre ; il faut, pour ne pas lui faire de peine, que la grappe ait disparu auparavant.*

- *Alors, mangez-la, vous, Tamta ; et donc ce sera absolument comme si je l'avais savourée moi-même. »*

Ils se sourient dans une entente parfaite. Avec Pierre, tout est facile : il n'y a qu'à dire, qu'à demander, et même qu'à se regarder pour que chacun connaisse les désirs de l'autre. L'enchantement, la sécurité d'une reprise de vie à deux ne les quitte plus depuis que l'artiste est arrivé aux *Alouettes*. Mais c'est un enchantement qui n'est pas égoïste et se partage avec l'entourage. Aussi, protestent-ils d'un cœur convaincu qui n'a rien à voir avec la superficielle

politesse quand leur hôtesse, timidement, montre le chandail qu'elle tricote pour Domi :

« J'étais venue un instant travailler auprès de vous... voir avancer le tableau... et vous écouter causer... Mais j'ai si peur d'être indiscreète ?

- Vous voulez dire, au contraire, désirée et accueillie avec joie ! »

Bien vite, Tamta a cédé son pliant à la vieille dame ; et assise dans l'herbe à ses côtés, elle achève de grapiller son raisin :

« Comme il est bon !... et comme on est tranquille ici !

- Cela ne durera pas : demain, nous commençons les vendanges, et vous verrez alors ce remue-ménage ! Déjà, ces jours-ci, n'apercevez-vous pas, sur la route, les voitures chargées des voisins qui ont commencé avant nous ?

- Et les rires !... et les chants qu'on entend de loin !...

- Demain, vous les aurez tout près... Mais, mes amis, ce n'est pas pour parler des vignes que je suis venue. Je crains, par mon arrivée intempestive, d'avoir interrompu une conversation...

- L'arrivée n'est pas intempestive, et la conversation peut se renouer ! assure Anna. Pierre me parlait de lumière. Il disait que, lorsque les êtres se rencontrent comme nous en ce moment, sans doute, c'est pour une raison providentielle, le monde visible étant un accident manifestateur du monde invisible... C'est bien cela votre idée, n'est-ce pas, Pierre ?

- Et c'est parce que vous savez si bien parler de ce monde invisible où ma fille a emporté une partie de mon cœur que j'aime tant m'insérer dans vos causeries ! Voyez-vous, Monsieur Pierre...

- Pierre tout court, interrompt l'artiste : maintenant que vous savez le secret de nos anneaux d'argent, n'est-il pas convenu que je fais déjà partie de la famille et que vous me traitez comme tel ?

- C'est entendu, Pierre tout court ! sourit Mme Vanot qui, sous ses allures apparemment rustiques de grosse dame grisonnante, cache un esprit délicatement ciselé... Je disais donc que j'aime vous entendre parler de l'au-delà, comme si vous en

arriviez. J'ai retenu, ce matin, de ce que vous disiez à Louis-Jean sur la terrasse, un mot qui m'est allé au cœur.

- Ah ?... lequel ?

- Il vous parlait de ce don d'Intelligence dont je vous entends dissenter tout en vaquant à mes occupations ménagères, et je crois que vous lui avez répondu à peu près ceci : **Il commence par cette mort à nous-mêmes qui, pour mieux contempler Dieu, consent à nous laisser prendre et, pour ainsi dire, à trépasser en lui.**

- Alors, vous avez retenu le mot **trépasser** comme proche de celle que vous avez perdue ?... Je le veux bien, mais à condition que vous lui donniez un sens de paix et non de tristesse, dès la terre, et malgré qu'on y pleure. »

Il montre autour de lui la campagne lointaine et l'herbe proche, et son tableau qu'il sait admiré par la mère endeuillée : « Voyez comme toutes ces œuvres sont bonnes quand nous les regardons à travers l'Esprit d'amour qui nous habite ! Il y a en elles une paix de repos, une paix de sabbat, mais pas encore de dimanche, parce qu'elles n'ont rien de définitif : si bonnes et si bien ordonnées qu'elles soient, elles passeront quand elles auront atteint la limite fixée à leur existence. Elles ont leur matin ; elles auront un soir, tandis que la paix du Septième Jour n'a pas de couchant... Aussi, quand j'ai dit qu'il nous fallait **trépasser** en Dieu, cela ne peut se soutenir que d'un trépas dans la lumière pour aller vers plus de bonheur. »

Mme Vanot a dit qu'elle venait tricoter, mais elle n'en fait rien. Les mains croisées sur les aiguilles, elle écoute son hôte qui continue :

« Par l'Intelligence et ce goût d'éternité qu'elle donne, nous avançons jusqu'aux dernières limites connaissables du mystère divin : frontière sur laquelle nous rencontrons nos disparus. C'est de là que, maintenant, j'opère un double mouvement d'âme : prier pour votre Edith et, aussi, la prier.

- Pour qui ?... interroge la mère.

- *Pour vous, pour son petit Domi et son Louis-Jean..., pour toutes les difficultés de la famille : elle est si proche de nous ! Tamta me l'avait bien dit, au soir de notre première rencontre à La Verdière, mais je n'avais pas compris, alors ; maintenant, je sais que c'est la vérité.*

- *Et qui vous en a instruit ? »*

Il laisse tomber le seul nom de celui qui explique les évolutions d'âmes, dont l'existence s'affirma aussi, le premier soir, et dont il est devenu la proie : « *Le Saint-Esprit* ».

L'ayant dit, il n'ajoute plus à l'hommage rendu le témoignage d'un silence gonflé d'amour plus que de pensée : sainte Thérèse ne va-t-elle pas jusqu'à morigéner « *l'entendement qui, en définitive, n'est qu'un bavard* »⁵. A ses côtés, les deux femmes aussi se taisent durant un long moment. C'est comme à regret que Mme Vanot sort enfin, la première, de ce riche domaine de la vie intérieure pour revenir à celui de la parole - cette parole qui commence et qui finit sans satisfaire l'âme, mais que chacun doit consentir, cependant, à employer humblement tant qu'il est sur la terre :

« *Il faut que je vous dise une idée qui m'est venue depuis la mort d'Edith, mais qui, hélas ! est irréalisable : j'aurais aimé consacrer **Les Alouettes** à une œuvre qui aurait porté son nom et fait du bien, en souvenir d'elle.*

- *La belle idée ! en effet : le prolongement intensifié du sillage qu'elle a laissé sur la terre..., la vie renouée de celle qu'on appelle injustement morte, alors qu'invisible seulement, elle est une plus grande vivante que nous tous... Ah ! oui, la belle idée !*

- *Et qu'est-ce qui vous empêche de la réaliser ?* interroge Anna. M. Vanot ne comprendrait pas ?... *Ou bien vous êtes encore trop jeunes, l'un et l'autre, pour abandonner les vignes ?*

- *Oh ! si, mon mari comprendrait très bien ; je ne dis pas qu'il prendrait l'initiative, mais il ne la contrarierait certainement pas. Et, quant aux vignes, il ne serait pas question de les abandonner ;*

⁵ Cf. Sainte Thérèse d'Avila, *Vie écrite par elle-même*, chapitre 15.

au contraire, s'il fallait de l'argent pour soutenir l'œuvre, elles en fourniraient.

- Mais vous ?... où vivriez-vous ?...

- Il y a un petit pavillon à côté de la maison du vigneron où nous pourrions nous retirer pour laisser libre toute la place. Celle-ci est grande, savez-vous ? A part ce que vous en connaissez, elle comporte, par derrière, des chambres inhabitées et des possibilités d'aménagements dans les communs. »

En solide terrienne qu'elle est, la bonne dame a déjà tout prévu.

« *Mais alors, interroge encore Mlle Lanel, d'où vient l'obstacle ?*

- De Rita.

- De Rita ?... redisent avec stupéfaction les deux autres.

*- Oh ! pas d'elle personnellement ; la chère petite ne sait rien de cette idée... Mais mon mari dit que nous n'avons pas le droit de disposer des **Alouettes** avant de la marier !*

- Il a raison ! approuve Sériac : c'est là une question de justice, et le problème sera à étudier avec son futur mari. Mais c'est là ajourner et non pas abandonner votre projet : telle que nous connaissons Rita, il est à supposer qu'elle choisira un compagnon de vie qui entrera dans vos idées.

- Hélas ! » soupire seulement la mère.

De nouveau, les deux interlocuteurs la regardent, étonnés ; et la pauvre femme ouvre son cœur angoissé :

« J'ai peur qu'elle ne veuille pas se marier.

- Si jeune ?... Qu'est-ce qui vous fait craindre cela ?

- Depuis qu'elle est en âge de s'établir, elle refuse tous les partis qui se présentent, sans même vouloir les examiner. Cet été encore, elle a été demandée par un camarade d'enfance qu'elle aimait pourtant bien, qui avait tout pour assurer son bonheur, et dont elle n'a pas voulu.

- Mais que dit-elle pour expliquer ses refus ?

- Rien... qu'elle est si bien auprès de nous qu'elle ne veut pas nous quitter..., des raisons comme en donne une jeune fille qui a, dans sa vie, un chagrin ou un obstacle qu'elle n'avoue pas.

- Vous n'avez rien deviné ?

- Absolument rien. Elle est toujours si gaie et si attentionnée pour tous, comme vous la voyez, qu'on ne peut rien déceler.

- Alors, chère Madame, il n'y a que de l'enfantillage là-dedans ! La vie se chargera de l'en corriger. »

C'est Anna qui a dit cela. Et, à l'inverse de ce qui se passe habituellement entre elle et Pierre, celui-ci ne semble pas partager son avis ;

« Moi, je crois aussi qu'il y a quelque chose ; elle a trop de délicatesse, trop de compréhension des besoins de tous pour n'être pas mûrie par une secrète souffrance.

- Mais de quoi aurait-elle bien pu souffrir chez nous où gens et choses lui ont toujours souri ?... A part la mort d'Edith, rien n'a pu l'atteindre ici. Et elle ne nous a jamais quittés.

- Sait-on jamais les secrets des âmes ? dit pensivement le peintre. Pour elle aussi, il faut prier sa sœur, et ne pas forcer les confidences qu'elle ne juge pas à propos de faire.

- Alors, insiste la mère, vous croyez que je ne dois rien lui dire ? Rien tenter ?

- Non..., prier seulement ! »

Il a dit cela avec une telle autorité que, devant l'étonnement de ses interlocutrices, il croit bon d'expliquer ce qu'elles pourraient prendre chez lui comme un don de seconde vue et qui n'est qu'une conséquence logique de son solide esprit de foi : « La prière obtient tout, et le Saint-Esprit, attentif à nos besoins, peut tout transformer en nous, même à notre insu, même sans que nous percevions rien sur le moment de cette action transformante, à la manière dont l'âme opère quotidiennement et mystérieusement son œuvre de vie en nous. »

Pour distraire leur hôtesse qu'ils continuent à sentir préoccupée, Mlle Lanel demande :

« Mais où donc est-elle, Rita ?... Où sont-ils tous ?... La maison et le jardin me semblent bien silencieux !

*- Elle fait sécher des prunes avec Mami. Et les autres vont aller pêcher dans le grand étang : les deux grands-pères, Louis-Jean, et même Domi. Ils préparaient leurs lignes quand je suis venue ; **On part entre hommes !** disait drôlement notre bambin, en répétant une phrase de son père. »*

Comme pour donner tort à l'assertion, un pas se rapproche des causeurs, et M. Vanot surgit bientôt auprès d'eux. Est-ce que les projets des *« entre hommes »* auraient changé ?... Grand et sec, autant que sa femme est dodue, le propriétaire terrien porte sur sa figure, habituellement amène, un souci : *« Maman, dit-il, employant la tendre appellation dont ses filles lui ont donné l'habitude depuis un quart de siècle, il faudrait que tu nous tires d'embarras : on vient d'avoir un coup de téléphone : d'ici une demi-heure, le ménage Vincent nous arrive en visite. »*

Sans ambages, Anna s'exclame : *« Quelle tuile ! »*

Pierre le pense, lui, sans le manifester autrement que par un geste expressif, en levant vers le ciel ses deux mains doublées de la palette et des pinceaux. Le ménage Vanot le pense également, mais sans l'exprimer ni par mots ni par gestes. Avec politesse, il considère la situation :

« Qui a téléphoné ?

- Gillette, naturellement... De Villefranche où ils sont en voyage d'affaires. Ils disent être assez pressés ; mais ils ne veulent pas, cependant, passer si près de nous sans s'arrêter une heure ici.

- Alors, je vais combiner un rapide goûter à leur offrir. »

Pesamment, la bonne dame s'est levée. Et son mari complète les renseignements :

« Ils sont quatre.

- Quatre ? »

La même exclamation étonnée a jailli chez les jeunes gens.

« Oui, en plus de Vincent et de sa femme, la nièce de celle-ci, Mlle Francine.

- Naturellement ! ponctue entre haut et bas Sériac qui, très intéressé, écoute l'énumération... *Et le quatrième ?*

- C'est une autre demoiselle ; je n'ai pas très bien compris..., quelque chose comme : Mlle Denise ?... qui serait une secrétaire de Vincent.

- Mais Vincent n'a pas de secrétaire ! s'étonne Anna ; *sa femme suffit bien à la besogne !*

- C'est une dactylo de première classe que j'ai vue l'autre jour au passage, explique Pierre Sériac ; *oui, Mlle Denise, c'est bien cela !*

- Quelle drôle d'idée d'amener sa dactylo avec eux.

- Ah ! c'est que ce n'est pas la première venue ! Hautement recommandée par le grand fournisseur Balthazar dont elle est cousine, hautement pourvue de diplômes et de compétences, elle m'a paru tenir déjà une haute place dans la maison ! »

On ne sait pas si Pierre ironise ou s'il est sérieux. En tout cas, Anna s'étonne :

« Et Gillette tolère cela ?

- Elle en est la première coiffée ! C'est elle qui l'a introduite pour plaire à Balthazar, lequel est à ses pieds.

- Vous ne m'aviez pas raconté tout cela, Pierre ?

- L'occasion ne s'en était pas présentée.

- Mais comment Louis-Jean ne nous en a-t-il rien dit non plus ?

- Il en semble assez agacé - sans y rien pouvoir, d'ailleurs, - pour essayer de l'oublier, sans doute, quand il est sorti de Charlieu !

- Oui, approuve M. Vanot, *Louis-Jean paraît rudement agacé, en effet. Tu sais, maman, il ne veut absolument pas assister à la visite et a poursuivi son projet de promenade.*

- Mais ce serait très impoli pour les Vincent.

- *Il a dit qu'on l'excuse..., qu'il était parti pour la soirée avec le petit..., comme si c'était arrivé avant le coup de téléphone.*

- *Je vais essayer de le faire changer d'idée.*

- *Inutile, ma pauvre amie : ils sont déjà partis, et sans dire où, afin qu'on n'ait pas à faire le mensonge complet. L'étang est abandonné pour aujourd'hui. »*

Sériac éclate de rire : « *Ah ! ça, c'est trouvé : s'en aller quand la belle-sœur amène sa nièce pour lui ! »*

Mme Vanot n'a pas écouté. Piteuse devant sa réception qui s'effrite, elle interroge :

« *Mais Papi est resté, au moins ?*

- *Oui, Papi est là.*

- *Et vous, Pierre, vous allez venir ?*

- *Je n'en ai guère envie, et mon tableau ne peut, avant ce soir, souffrir une longue interruption. »*

Le visage de la pauvre femme s'empreint d'une telle consternation qu'il ajoute : « *Tout de même, je ne suis pas un mufle ! J'irai saluer les dames, serrer la main de Vincent et boire rapidement une tasse de thé avec vous ; après quoi, j'expliquerai que la besogne me réclame et je prendrai congé... »*

Les propriétaires des *Alouettes* commençant à redescendre l'allée, Tamta demande avec un regret panaché de bonne volonté :

« *Avez-vous besoin que j'aie vous aider à préparer le goûter ?*

- *Non, merci. Rita et Mami suffiront bien.*

- *Alors, dès que nous verrons arriver la voiture, nous irons vous rejoindre.*

- *Et vous resterez, vous, Anna, jusqu'à la fin de la visite ?*

- *Qui ne sera pas longue ! »* prophétise le peintre.

Entre ses dents, il ajoute : « *Quand Gillette verra que son but n'est pas atteint, elle ne s'éternisera pas. »*

Les Vanot sont partis ; et, bien qu'il ait affirmé son travail urgent, Sériac reste songeur et ne le reprend pas : « *Voyez, Tamta, ce que je vous disais : c'est une offensive contre la liberté de*

Louis-Jean que d'amener ici Mlle Francine ! Quel bon tour il lui a joué de s'absenter..., oui, quel bon tour ! »

Il rit franchement, mais sa figure à elle s'est crispée :

« Si seulement on savait ce que mon frère pense.

- En tout cas, il ne semble manifester aucun désir de voir la nièce ni d'entrer dans les combinaisons ourdies autour de lui.

- Et cette demoiselle Denise qui surgit comme une marionnette de théâtre ?

- Vous verrez, c'est une petite femme sans beauté, noire comme un pruneau, mais que je crois dangereuse ! Pourvu que, l'ayant introduite chez elle, Mme Vincent ne se prépare pas un dur châtiment ! »

Il est redevenu sérieux, presque triste, et semble maintenant regarder très loin en avant :

« Tout occupée de son dernier flirt, elle ne voit pas le danger : l'isolement moral dans lequel elle laisse son mari et le besoin pour lui d'avoir, à son tour, quelqu'un sur qui s'appuyer.

- Vous ne voulez pas dire que cette demoiselle sans beauté ?...

- Mais non sans valeur, n'en profite pour prendre large place dans la maison ? Hélas ! si... Et je plains infiniment Mme Gillette qui pourra ne s'en apercevoir que trop tard... Ah ! oui, comme elle me fait pitié ! »

C'est un sentiment si nouveau en face de la triomphale Mme Vincent Lanel, qu'il n'ajoute rien. Et, d'un commun accord, les jeunes gens se mettent à parler d'autre chose jusqu'à l'arrivée de l'auto qu'ils décèlent dès l'entrée de l'avenue. Ils s'acheminent alors vers la maison, ainsi qu'ils l'ont promis.

Et tout se passe comme prévu : politesses, déceptions inavouées chez les uns, ennuis polis chez les autres, le tout enrobé de ces sourires mondains si commodes à certaines heures pour escamoter les sentiments qu'on n'ose avouer... Adjoint, pour les messieurs, à la tasse de thé des dames et aux succulentes pâtisseries surgies à point, le vin du Beaujolais aide à tout faire glisser. Et, quand le peintre prend congé, il laisse la société sur un

apparent accord parfait : les Lanel sereins..., les Vanot délicatement accueillants... Rita passe les assiettes de gâteaux que Francine se charge de croquer. Assise au bord de sa chaise, « *la demoiselle sans beauté* » a pris un air humble que démentent des yeux durs et décidés :

« *Ouf !* » soupire Pierre Sériac en se réinstallant devant son chevalet, heureusement tourné de manière à surveiller de loin les abords de la maison.

... Il n'a pas avancé de beaucoup sa besogne quand il perçoit une certaine agitation sur la terrasse. Les visiteurs s'en iraient-ils déjà ?... Mais, oui : voici Vincent affairé autour de sa voiture et Mme Vanot qui prépare, au jardin, un bouquet pour les voyageuses... Des groupes se nouent çà et là... Et, soudain, de l'un d'eux, deux formes se détachent et s'élancent vers le verger où l'artiste se croyait si bien à l'abri des intrusions... D'un pas alerte, Gillette et Rita l'abordent, la première avec un visible désir de se séparer de la seconde une fois le but atteint :

« *Merci, ma petite Rita ; vous êtes gentille d'avoir bien voulu me guider vers M. Sériac, bien que j'aurais su trouver toute seule ce coin où il travaille. J'ai oublié de lui dire quelque chose. Ce ne sera pas long. Vous pouvez annoncer aux autres que je reviens tout de suite.*

- *Mais, je vous attends !* dit tranquillement la jeune fille. *Voilà des petites marguerites d'arrière-saison que je vais cueillir pour la Sainte Vierge de Domi. »*

Elle s'éloigne de quelques pas seulement, trop peu pour ne pas intercepter les propos qui vont se tenir. Et c'est tellement en dehors de ses discrètes habitudes que Pierre la regarde, étonné... Sans hâte, Mme Vanot commence sa cueillette au bord de l'allée ; et, comme pour inciter sa compagne à se presser, elle étend le bras : « *Voyez..., voilà Francine qui en compagnie de Mami et de Tamta vient aussi nous retrouver. »*

Ce nouveau groupe s'achemine en effet, mais lentement, vers le verger ; il en a pour quelques minutes avant de l'atteindre.

Néanmoins, il faut rapidement parler. Après tout, Rita est une enfant insouciante devant qui on peut le faire sans grand inconvénient :

« *Monsieur Sériac, commence Gillette avec un embarras qu'elle essaye de masquer d'un sourire enjôleur, j'ai cru comprendre vos projets... Je vous en félicite et j'en suis heureuse.* »

Elle s'arrête, attendant un encouragement qui ne vient pas. L'interpellé s'incline en souriant lui aussi, et c'est tout. Pour continuer, il faut du courage ; et, comme elle n'en a jamais manqué devant les tâches ardues, elle continue :

« *Seulement, quelqu'un me soucie au milieu de ces arrangements de famille : c'est notre petit Dominique. Ne croyez-vous pas qu'il a besoin de retrouver un foyer, une maman, et que Louis-Jean devrait le comprendre ?*

- *Qu'y puis-je ?* interroge l'artiste.

- *Beaucoup !... Vous avez une grosse influence sur votre ami qui vous estime profondément. Si vous vouliez lui parler, la cause serait gagnée.*

- *Lui parler ?... pour lui dire quoi ?... »*

Un instant, elle hésite ; mais le groupe des trois dames se rapproche. Dans le pré, Rita batifole, sans paraître se préoccuper de la conversation qui se tient à ses côtés... D'un élan qui dévoile à présent toutes ses batteries, la femme de Vincent reprend :

« *Vous connaissez Francine. Elle ferait une délicieuse maman pour notre chéri. Je suis sûr qu'au fond Louis-Jean ne serait pas mécontent de se reconstituer un foyer : la seule chose qui l'arrête, c'est qu'il craint d'être infidèle à Edith.*

- *N'est-ce pas un sentiment infiniment respectable ? »*

Les traits de l'interlocutrice se durcissent :

« *Non, quand on sait que sa femme mourante désirait le voir se remarier par la suite. Elle l'a spécifié. Elle l'a écrit.*

- *Est-ce bien sûr, puisqu'on n'a jamais vu la lettre ?*

- *Absolument sûr. Je vous affirme qu'elle me l'a dit à moi-même.* »

Les yeux de celle qui veut convaincre sont empreints, à présent, d'une sincérité totale. Aussi, quand elle réclame :

« *N'est-ce pas, vous parlerez à Louis-Jean ?* »

- *Je parlerai à Louis-Jean !* » promet l'ami, sans dire d'ailleurs de quoi ni quand il le fera.

La figure anxieuse s'est détendue :

« *Merci... A mon tour, si je peux quelque chose pour vous, vous n'aurez qu'à me le dire !* »

- *Mais, certainement ! et tout de suite...* »

Il s'arrête, semble un instant jouer à la balle avec une idée qui doit l'amuser, car il sourit : « *Priez pour moi le Saint-Esprit !* demande-t-il, *afin que je ne gâche pas ses dons et sache en profiter.* »

Les trois dames sont arrivées auprès des causeurs. Elles tournent autour du chevalet, admirant le tableau. De son côté, Rita s'est rapprochée. Mais le peintre ne semble voir personne d'autre que son interlocutrice, pour laquelle il continue : « *Vous savez mon évolution. Je viens de loin, de régions enténébrées par nos encombrantes personnalités... Pour en sortir, il faut non seulement la grâce, mais aider celle-ci en se mettant, en quelque sorte, à l'affût de soi-même, en s'épiant pour se connaître, afin de ne pas déformer ce que Dieu envoie.* »

Au début, Gillette l'a écouté avec surprise. Pourquoi lui parle-t-il ainsi ?... Il semble à présent grave, sinon anxieux... Elle n'est pas dépourvue de science religieuse et, peut-être flattée au fond qu'il la prenne à partie dans une discussion de cette importance, elle objecte :

« *Comment déformerait-on ce qui est un don gratuit ?* »

- *Hélas ! cela arrive... Prenez, par exemple, l'histoire de la Samaritaine⁶...* »

⁶ Cf. Jn. 4, 1-42.

Stupéfaite, Tamta regarde son Pierre en train de s'embarquer dans Dieu seul sait quel commentaire hardi, face à la femme moderne qui renouvelle si bien l'épisode évangélique de Samarie ! Que va-t-elle penser ?... Mais, après tout, prendra-t-elle l'allusion pour elle ?... Aura-t-elle même l'idée de faire un rapprochement ?... Nous nous rendons si peu compte de ce que nous sommes !

Le petit groupe est à présent tout oreilles, tandis qu'imperturbable l'artiste continue :

*« C'est un exemple typique de la méconnaissance du don d'Intelligence. Oui, la stupidité, chez cette femme, s'accompagne d'une nuance de malice et de coquetterie... Je n'ai pas à vous conter l'histoire ; vous la savez comme moi ; mais remarquez l'attitude de celle qui ne veut pas comprendre, quand elle interroge : **Seigneur, vous n'avez rien pour puiser, et le puits est profond ; d'où auriez-vous cette eau vive ? C'est bien l'aveuglement de l'esprit... Et puis, cette raillerie quand elle réclame l'eau, afin de ne plus avoir à venir en chercher et qu'elle s'attire la réflexion : **Appelle ton mari. - Je n'ai pas de mari. - Tu as bien répondu : tu en as eu cinq.** Elle n'a plus qu'à reconnaître avoir affaire à un prophète.***

- Alors, à ce moment, vous trouvez que c'est la pleine compréhension ?

- Oui : celle qui lui fait abandonner son urne et chercher ses amis : **Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ! Elle possède enfin une intelligence purifiée de son erreur, grâce à l'admirable patience du Christ.** »

Sans regarder Gillette, cette fois, et comme s'il s'enseignait lui-même, il émet tout haut le commentaire que d'autres, sans doute, sont en train de poser tout bas :

« Il ne faudrait pas croire que ces choses n'arrivent plus aujourd'hui. L'adorable histoire continue, puisque nos esprits, à travers les âges, restent pareils à des miroirs déformants.

- *Notre intelligence est pourtant faite pour la vérité ! lance un peu âprement Mlle Lanel.*

- *Oui, mais elle porte sur elle des blessures qui lui donnent tendance à déformer les objets. C'est pourquoi je demandais tout à l'heure à Mme Gillette de prier pour moi le Saint-Esprit, afin d'obtenir le détachement qui achemine à la lumière, comme le dit votre cher Ruysbroek, Anna... »*

Venu de la terrasse, un appel de klaxon traverse l'air. Un peu provoquante, ou simplement pour ne pas rester sur un silence trop gros de pensées, la femme qui représente ici la Samaritaine interroge : « *Et que dit Ruysbroek ?* »

Pierre ne se presse pas de répondre, bien que, là-bas, la corne de l'auto multiplie ses appels. Il semble remâcher en lui-même un texte précieux dont il ne voudrait pas déformer un mot :

*« Lorsqu'on recherche les goûts terrestres,
cite-t-il lentement,
il est impossible d'atteindre
à la haute jouissance.*

*On ne peut être éclairé,
car on est tout encombré
des images de tout ce qui fuit.⁷*

- *Cherchez-vous donc tant la haute jouissance intérieure ?* » interroge encore Gillette d'un ton où la moquerie se débat avec la curiosité.

La réponse arrive, inattendue et péremptoire : « *Nous la cherchons tous, vous comme moi. Quand on a senti la touche de l'influence divine, il est impossible de faire autrement.* »

Après cela, il faut se séparer rapidement, car, là-bas, Vincent semble sérieusement s'impatienter. D'un commun accord, tout le groupe se reforme autour de la moderne Samaritaine redevenue piaffante, comme si l'on avait à cœur de l'aider, par un silencieux enveloppement d'affection, à digérer les dures paroles qu'elle

⁷ Ruysbroeck l'Admirable, *Le livre du Royaume des Amants de Dieu*, chapitre 32 : « *Comment l'on peut posséder le don d'intelligence* ».

emporte avec elle. Et Sériac reste seul dans le verger, mais pas longtemps ! Car, dès que la voiture a quitté l'avenue, tout le monde revient auprès de lui, causant avec animation. Visiblement, les témoins de la scène qui vient de se dérouler mettent au courant ceux qui n'étaient pas là !

« *Eh ! bien, commence Papi qui semble prodigieusement s'amuser, il paraît que vous en faites de belles !... et que, sous une forme clairement allégorique, vous avez dit à ma belle-fille de dures vérités ?*

- *Que je ne regrette pas ! Si c'était à recommencer, je recommencerais. Et si ce n'est pas raisonnable, au sens mondain du mot, je m'en moque ! Oui ou non, quand on agit sous l'impulsion d'en haut, ne peut-on pas risquer des hardiesses que, sans doute, la raison n'explique pas, mais qui portent leur bien avec elles ?*

- *Porteront-elles justement leur bien ?* interroge Anna d'un ton quelque peu sceptique. *Nous savons tous que le fond d'âme de Gillette n'est pas bon.*

- *Raison de plus pour essayer de rendre moins méchants ceux qui le sont, en les acheminant vers la vérité.*

- *A-t-elle même compris qu'il s'agissait d'elle ?* objecte encore la jeune fille. *Elle me fait toujours penser à la phrase de je ne sais plus quel auteur, disant que chaque homme possède trois caractères : celui qu'il montre..., celui qu'il a..., et celui qu'il croit avoir. Avec lequel vous a-t-elle écouté, Pierre ?*

- *Avec le second ! Face aux questions d'âmes, et même si cela ne dure qu'un instant, les deux autres sont balayés. Et il arrive un jour..., plus tard..., peut-être beaucoup plus tard... où la place se trouve nettoyée.*

- *Quelle évolution cela supposerait ! »*

C'est Papi qui a prononcé, à son tour, la phrase incrédule.

D'un élan qu'il ne maîtrise pas, Pierre s'est levé, lâchant ses pinceaux. Grand comme la justice en marche, bien découpé sous

le soleil qui meurt au bout de l'allée, il regarde ses interlocuteurs les uns après les autres :

« Ah ! ça... Est-ce à moi de rappeler que nous sommes tous capables, sous les touches de la grâce, de changer de route, un jour ?... Au lieu d'ergoter sur les péchés d'autrui, si l'on regardait les siens ?... Au lieu de quereller les dispositions du voisin, si l'on querellait les siennes ?... On entrerait alors dans le climat de l'allègement où s'évanouit la pesanteur de l'homme qui discute la puissance de Dieu.

- *Il a raison !* dit à mi-voix Mami.

- *C'est vrai !* fait en écho Mme Vanot.

- *Naturellement, j'ai raison, puisque je suis du parti du Saint-Esprit !* conclut le peintre avec un sourire qui tempère l'ardeur de ses paroles.

- *En attendant, mes amis, il est tard, rappelle M. Vanot en consultant sa montre. Et ton dîner n'est pas prêt, maman ?... Louis-Jean et le petit auront faim en rentrant tout à l'heure. »*

Revenu aux contingences, tout le groupe se reforme autour des Vanot pour regagner *Les Alouettes*.

Mais où donc est Rita ?... On s'aperçoit que, depuis le départ des visiteurs, elle n'a pas suivi la famille au verger :

« Plus raisonnable que nous, elle doit être en train de remettre la salle à manger en ordre, annonce sa mère. Allons la rejoindre. »

Mais lorsqu'on a regagné la maison, c'est pour y retrouver la pièce en bataille et le silence complet.

Où peut bien être la jeune fille ?....

Derrière les autres, Pierre Sériac a rentré son chevalet. Il est trop tard, ce soir, pour achever son tableau : ce sera pour demain.

Tandis qu'en bas les conversations alternent avec les bruits de vaisselle, seul dans sa chambre, il est en train, lui aussi, de ranger ses instruments de travail quand on frappe à sa porte.

Avec surprise, il voit s'encadrer dans l'ouverture celle que chacun cherche depuis un instant, mais combien différente de la

grande enfant qu'il connaît : blême, avec un visage de femme griffé de souffrance, elle l'interpelle sans précautions oratoires : « *Il ne faut pas que vous parliez de Francine à Louis-Jean !... Il ne faut pas ! Edith ne le voudrait pas !* »

Abasourdi, il s'entend répondre :

« *Pourtant, si elle a écrit ?*

- *Oui, elle a écrit. Mais pas ce que Gillette croit.*

- *Qu'en savez-vous ?* »

D'un geste où passe à la fois du soulagement et du désespoir, elle jette un papier sur la table : « *Voilà la lettre !* »

Avant que Pierre Sériac soit revenu de son ébahissement, il lui semble entendre des mots : « *Ne dites rien aux autres... Personne ne le sait... Mais, à vous, on sent qu'on peut tout confier...* »

Et la porte se referme sur un sanglot étouffé.

Cela s'est passé si vite que l'artiste se demande s'il n'a pas rêvé la scène. Il tient encore en mains ses pinceaux qu'il n'a pas lâchés. Tout est pareil à tout à l'heure. Mais, sur le brun tapis de sa table, se détache un papier blanc, et dans la pièce vieillotte qu'envahissent les ombres, semblent flotter d'invisibles présences.

*

CHAPITRE III

M. Vanot ne comprend rien à ce qui se passe chez lui ce matin. Comme sa femme l'a annoncé la veille à Pierre Sériac, c'est aujourd'hui branle-bas de joyeux combat à l'assaut des vignes : l'importante équipe de vendangeurs est au travail sur les coteaux ensoleillés ; et dans la maison de Tony, le vigneron, plusieurs femmes épluchent, coupent, cisailent et cuisinent les éléments des plantureux repas qui, trois jours durant, vont réparer les forces de ceux qui besognent dur.

A l'instar des années précédentes, tout le monde est là ; le maître de maison droit au milieu des ceps, tel un souverain sur son fief, va des uns aux autres, soupèse d'un coup d'œil la qualité des grappes et le nombre des bennes au fur et à mesure qu'elles s'emplissent, puis s'alignent par les soins du jarlossier dans les chariots qui les conduiront vers le cuvier, à travers les ornières des chemins creux... Sa femme aussi est au travail. Elle a confié, ce matin, à Anna le soin du déjeuner pour aider à la mise en train de l'équipe qui n'en besogne que mieux sous l'œil des maîtres, ceux-ci faisant figure de patriarches et non de patrons justiciers sur leurs heureuses terres... Il y a des années que les mêmes vendangeurs reviennent cueillir les grappes annuellement ressuscitées par les caresses de l'été. On se connaît. On se plaisante avec cette bonne humeur passée à l'état de tradition dans les pays où le bon vin afflue. Et le rite de la vendange - car c'en est un véritable ! - ne s'en déroule que mieux.

Même Papi et Mami sont là, avec des paniers plus petits, proportionnés à leurs forces et à leur inexpérience ; mais ils sont là !... sans pourtant avoir la possibilité de remplacer celle que tout le monde réclame, car elle est l'âme des *Alouettes* : « *Où donc est Mlle Rita ?...* »

Un souci barre le front des parents, car Mlle Rita est malade. Elle qui jamais ne s'alite ne s'est pas levée ce matin - un jour de

vendanges ! faut-il que ce soit sérieux... Elle souffre de la tête et, bien qu'elle ait supplié sa mère de ne pas s'inquiéter, assurant qu'à midi cela irait mieux et qu'on la trouverait alors debout, celle-ci pense qu'il faudra téléphoner au docteur si cet inexplicable malaise n'est pas dissipé avant ce soir.

« *Elle sera restée trop longtemps dehors hier sans chapeau, pronostique Mami ; ces soleils d'arrière-saison sont traîtres.* »

Du bout d'une rangée, un vieux à figure tannée reprend : « *Et où donc est M. Louis-Jean ?* »

Car, lui aussi, chaque année, ne manquerait pour rien au monde le cérémonial des vendanges. Il fait partie de la famille. On l'attend. Et Louis-Jean ne paraît pas.

« *Il viendra tout à l'heure, assure au hasard M. Vanot, avec un de ses amis qui est aux **Alouettes**, un peintre célèbre, mes enfants, qui se réjouit de voir des vendanges en Beaujolais... Peut-être même, qui sait ?... fera-t-il un petit tableau avec quelques-uns d'entre vous qui passeront ainsi à la postérité !* »

Les rires fusent ; mais l'attente, vainement, se prolonge... Et quand on regagne les maisons pour y reprendre forces, à midi, ni le peintre ni Louis-Jean n'ont paru, pas plus que Rita. Pour M. Vanot qui, dans une inconsciente fierté, se réjouissait de présenter ses vendangeurs à Pierre Sériac, c'est un coup raté.

Domi qui, toute la matinée, a couru comme un chien fou des uns aux autres, part devant, en flèche, la main dans celle de Nick ! et il a le temps de revenir en messager de nouvelles qui chevauchent drôlement entre elles, quand les grandes personnes, abordent la terrasse : « *Tante Ri est debout. Elle dit que ça va, mais elle est blanche comme la farine... Et Tamta a fait une crème, moins belle que celle de Mme Tony. Oh ! les bonnes choses qu'il y a à manger chez Mme Tony : des boulettes et du lapin. Est-ce que je peux aller chez eux à midi, à côté de Nick ?... Je reviendrai avant qu'oncle Pierre parte.* »

(Car, pour le bambin, maintenant, Sériac est devenu oncle Pierre, tonton Pierre : « *Tompierre* » !)

« Mais oncle Pierre ne part pas, petit sot.

- Si : le facteur a apporté tout à l'heure une lettre qui dit qu'il s'en aille hier, ou demain, je sais plus. Alors, Tamta a dit qu'elle aurait guère le temps de s'occuper de moi aujourd'hui : y faut qu'elle prépare la valise de Tompierre... Alors, Nick a dit qu'il me surveillerait bien..., et moi j'ai dit que je serais très sage... Tu veux bien, dis, Mami, que j'aille manger avec Nick ?

- Demande à ton père.

- Papa, il emballe des toiles avec Tompierre : il a pas le temps... »

Et tout cela est vrai, en vrac : Tante Ri, avec une figure de papier mâché, est debout. Tamta, aussi rouge que l'autre est blême, achève de mettre le couvert. Et les deux hommes martèlent le plancher du haut, en quête de caisses qui parlent de départ... A table, Pierre s'explique : il lit la lettre reçue de Saint-Nizier où il a restauré une vieille chapelle de montagne. Or, en achevant de nettoyer la chapelle, on vient d'y découvrir un coin de fresque inattendue. Et le curé appelle l'artiste à l'aide afin qu'il donne les ordres pour continuer le travail :

« Je me doutais, sans oser cependant l'espérer, qu'il pouvait y avoir des fresques sous cet enduit de plâtre ; quelle joie d'aller à leur découverte !

- Mais, est-ce si pressé ? objecte M. Vanot.

- Oui, car il faut voir ce qu'il en est avant que l'ouvrier resté là-bas ne risque de saboter le travail.

- Et Tamta est d'accord ?

- Pleinement d'accord, puisqu'il s'agit pour Pierre d'une question d'art. »

Elle a répondu sans hésitation ; et si le feu de ses joues - dû à l'ardeur du fourneau, ou à sa peine du départ proche ?... - oui, si ce feu ne s'atténue guère, du moins, dans les yeux, monte un sourire brave : jamais elle ne sera celle qui entravera, par un sentiment personnel, la carrière de son mari, encore moins de celui qui n'est actuellement que le fiancé.

« Mais nos pauvres vendanges auxquelles vous deviez si bien prendre part ? gémit Mme Vanot.

- C'est, hélas ! mon grand regret... En fin de soirée, quand mes préparatifs seront terminés, j'irai tout de même un instant voir vos travailleurs, car je compte partir très tôt demain matin : Louis-Jean veut bien me mettre au premier train. Mais, l'année prochaine, si vous voulez, avec Tamta, nous viendrons faire chez vous les vendanges en famille. »

Par-dessus la table, les deux fiancés se sourient ; et l'artiste reprend : *« Avant cela, je vous aurai fait connaître ce coin grandiose de Saint-Nizier, à 1 000 mètres au-dessus de Grenoble : il y a, un peu plus bas, un chalet-hôtel qui pourra vous recevoir tous ; car j'aurai certainement besoin d'y retourner de temps en temps, avec ces fresques maintenant découvertes... Quelles parties Domi ferait là-haut avec les chèvres de montagne : je le vois d'ici !... »*

Allons, tout va bien : en face des arrachements d'un départ, ne suffit-il pas d'un projet séduisant pour consoler les hommes ?... Une peine s'amenuise quand la touche le vol d'une espérance !... Oui, tout va bien à cette table familiale, sauf peut-être, cependant, comme pourrait le noter un observateur attentif, ce pli qui continue à barrer le front de Louis-Jean... et cette pâleur de Rita..., et cette gêne ténue de Pierre qui n'ose pas la regarder lorsqu'elle lui passe les plats...

Mais personne ne remarque cela. Et la soirée s'organise pour chacun selon ses possibilités. Tout le monde étant retourné aux vendanges, même Tamta et son frère qui veulent faire acte de présence là-bas, la maison ne garde que Rita encore dolente et Pierre qui a annoncé devoir liquider du courrier avant son départ... Cependant, une fois seul chez lui, il n'écrit pas. Tirant de son portefeuille la lettre d'Edith mourante, jetée sur sa table hier par Mlle Vanot, il la relit une fois de plus :

« *MA PETITE SŒUR CHÉRIE,*

« *Je sens que le bon Dieu va me demander le sacrifice de ma vie et je voudrais te dire quelque chose avant de partir..., sans ménagements..., parce que mes forces s'en vont..., mais avec tout mon cœur.*

« *J'ai deviné ton secret il n'y a pas longtemps, et sans qu'il y ait de ta faute, pauvre petite : tu l'as si bien caché ! Mais quand on est proche de l'éternité comme moi, on voit clairement les choses : tu aimes Louis-Jean ; et tu l'as toujours aimé, dès l'époque de nos fiançailles, quand tu n'étais qu'une grande fillette, et moi une jeune fille éblouie de bonheur, à qui l'éblouissement cachait la peine des autres. Je te demande pardon et je t'admire, car tu as été héroïque, mon enfant chérie. Mais, maintenant, je m'en vais... Ecoute-moi bien...*

« *Plus tard, il faudra une maman à mon petit Domi, un soutien à mon grand Louis-Jean : c'est à toi que je les confie tous les deux. Laisse passer un peu de temps, car je connais la délicatesse de vos cœurs à l'un et à l'autre : ils auront besoin de se laisser ciseler par le chagrin que vous aurez de mon départ... Mais, ensuite, ne crains pas d'aller vers ce qui reconstituera le bonheur pour vous deux. N'aie pas le scrupule de prendre ma place : tu continueras plutôt la ligne que j'aurais souhaitée à notre foyer ; et, de l'au-delà, j'en serai heureuse.*

« *Tout à l'heure, je te donnerai cette lettre. Si nous sommes d'accord, tu me serreras seulement la main et nous ne dirons rien. Mais il y aura tout le ciel proche entre nous, et aussi toutes les promesses de la terre... »*

Les derniers mots péniblement tracés, on sentait qu'une main défaillante n'avait pu en écrire davantage. Mais toute la qualité d'une âme tenait en cette page, ou, plutôt, la qualité de deux âmes : celle qui avait écrit, et celle qui avait reçu, puis gardé, sans rien dire à personne depuis trois ans passés.

Et voici qu'aujourd'hui c'est à Pierre que se confiait le cœur délicat de Rita ! Comment pourra-t-il, à son tour, répondre à une telle confiance sans la décevoir ?... Quels mots dire ?... Quels gestes faire en face de cette finesse doublée de cette élévation ?... Il reste songeur devant le papier, quand, brusquement, à la manière de la veille au soir, un coup est frappé à sa porte et Mlle Vanot paraît :

« *Je viens reprendre ma lettre*, dit-elle simplement en étendant la main vers celle-ci. *Naturellement, je ne vous demande même pas la totale discrétion : cela va de soi.*

- *Cela va de soi !* » répète-t-il seulement.

Osant enfin la regarder, il la voit si pâle de l'effort qu'elle a fait pour venir à lui qu'il avance une chaise :

« *Voulez-vous vous asseoir ?*

- *Oui, si vous avez quelque chose à me dire..., mais le plus vite possible, s'il vous plaît ?... Vous voyez que je suis très lasse.*

- *Ce sera court, et sous la protection d'Edith que je priais quand vous êtes entrée.*

- *Merci !* fait-elle seulement, avec une expression de reconnaissance dans les yeux, en le voyant aborder l'entretien sous le seul angle qui soit abordable... *Alors, je vous écoute.*

- *Que désirez-vous de moi ?... Que je dissuade Louis-Jean d'épouser Francine ? Ce sera facile : j'ai l'intuition qu'il n'a aucune sympathie pour elle... Mais voulez-vous que j'aille plus loin et que je sonde ses sentiments à votre égard ?*

- *Ah ! ça, jamais !* »

D'un bond, elle s'est levée. Elle regarde la porte. Elle va partir.

« *Pourtant, jette-t-il, il faudra bien réaliser un jour le vœu d'Edith ?*

- *Pas maintenant. Elle a écrit : **Laisse passer un peu de temps...***

- *Mais un long temps déjà a passé : trois ans.*

- *Ce n'est rien pour un amour de qualité.*

- *Mais la vie a coulé à travers ces trois ans... Maintenant, elle impose d'être regardée en face.*

- *Je sais bien !* » dit-elle avec accablement.

Et, devant cette attitude, il vient un doute à l'interlocuteur :

« *Rita, demande-t-il très doucement, quand vous avez revu votre sœur, après avoir lu la lettre, vous lui avez bien serré la main, comme elle le demandait ?*

- *Naturellement ! et sans un mot, mais avec une entente absolue dans mes yeux qui pleuraient. Elle n'avait pas de larmes, elle, mais un sourire heureux.*

- *Alors, pourquoi attendre indéfiniment ?*

- *Sait-on pourquoi le cœur est capable de vivre une telle contradiction : à la fois désirer et ne pas vouloir ?... Et cela, parce qu'il y a une tombe entre Louis-Jean et moi.*

- *Non, pas une tombe : une élue. »*

Elle a ouvert la porte ; et, avant qu'elle disparaisse, il pose une dernière question :

« *Et pourquoi est-ce à moi que vous vous êtes confiée ?*

- *Parce que vous ne ressemblez pas à tout le monde. On vous sent sûr et dégagé, comme docile à une voix intérieure qui vous apprendrait les choses. On va un peu à vous comme à un confesseur. »*

Les mots s'éteignent. La jeune fille se perd à l'angle du couloir et Pierre rentre chez lui... « *Sûr et dégagé* », a-t-elle dit... Serait-il donc ainsi ? comme le demande Angèle de Foligno : « *Ne vous livrez à personne avant d'avoir appris à vous séparer de tout le monde... Surveillez vos ardeurs... Comparez vos inspirations au Livre de Vie : suivez-les tant qu'il les autorise, non pas plus loin...* »

C'est vrai qu'il a pratiqué ces conseils depuis ces derniers temps. Et il est entré dans le cercle décrit par la grande mystique : « *Il y a des chrétiens qui font un cercle autour d'eux et un ordre sublime y est inscrit. Cet ordre vient du Saint-Esprit qui les conduit par la main. Il ne s'agit pas pour eux de savoir si telle*

chose est permise ou défendue. Il y a telle chose permise en elle-même dont le Saint-Esprit les écarte, parce qu'elle n'est pas comprise dans l'ordre immense inscrit dans le cercle. »

Ce « *cercle* » où l'on partage tout à deux avec Tamta, songe-t-il, n'y suis-je pas seul, par moments ?... Et pourquoi donc ?... Rien, cependant, n'a déçu le fiancé depuis son revoir avec la fiancée. Mais le problème qui le rend relativement léger devant leur proche séparation, alors qu'elle en est alourdie, ne gît pas là : il témoigne seulement du souffle qui le pousse, lui, le chercheur de lumière, comme autrefois Simon-Pierre, le chercheur de poissons, était poussé par l'ordre du Seigneur : « *Va plus au large, et pêche...* »⁸

Depuis qu'elle a revu Pierre, Tamta pressent quelque chose de ce souffle. Et c'est pour essayer de le suivre qu'elle aborde une grave conversation avec lui, quand, au soir tombant, il vient la chercher au milieu des vendangeurs, après avoir passé un moment avec ceux-ci, pour ne pas trop décevoir M. Vanot. Laisant derrière eux l'équipe bruyante qui, d'ailleurs, se repliera bientôt, ils commencent, en regagnant la maison, par régler des questions matérielles, telle la date de leur mariage : Pierre devait passer, cet hiver, deux mois en Italie ; mais, d'ici là, les fresques de Saint-Nizier lui prendront combien de temps ?...

« Ne changez rien à ces projets, conseille la jeune fille : de longues fiançailles ne me déplaisent pas, pourvu que nous les coupions de revoirs.

- Certes ! oui. Alors, nous mettrions la date du mariage au printemps ?... Cela donnera un peu de temps à Louis-Jean pour mûrir, lui aussi, ses décisions. »

Elle ne répond rien. Il la sait intransigeante devant le bel amour de son frère en train non de s'éteindre, mais de vaciller comme la flamme d'un cierge quand on ouvre une porte sur le côté. Et, puisqu'il ne peut rien dire de la lettre d'Edith, mieux

⁸ Lc. 5, 4.

vaut, pour le moment, se taire. D'ailleurs, résolument, la fiancée engage, à présent, la conversation sur un sujet qui lui tient à cœur :

« Pierre, il faut m'expliquer, avant de partir, certains propos que vous avez tenus ces jours et qui prouvent votre profonde évolution d'âme. D'abord, je voudrais être sûre de comprendre le don d'Intelligence à votre façon ?

*- Il n'y a pas deux façons : c'est une pénétration intime des choses divines, non pas un jugement pratique ni un goût comme la Sagesse, mais la clairvoyance du monde surnaturel. Décomposez le verbe **intelligere** : lire au-dedans.*

- Au fond, c'est un fruit mûr qui s'ouvre ? On dépasserait la foi chercheuse pour scruter à fond, et adhérer, sans être rebuté par l'ampleur des problèmes ?

- Oui, c'est toujours la foi, mais illuminée et satisfaite... Et savez-vous comment j'y suis venu, après que vous m'aviez introduit déjà dans les arcanes du don de Science ? »

Il se recueille, ne voulant rien dire que de très exact, et continue :

« Voyez-vous, je ne pouvais penser au Christ sans frémir. Son mystère m'écrasait. Et celui de Dieu dans la conduite du monde ! dans la permission du mal ! dans la prédestination des élus !!! Au fur et à mesure que je m'instruisais de tout cela, je voyais de plus en plus de difficultés dans la foi.

- Pourquoi ne me l'avez-vous pas écrit ?

- A quoi cela aurait-il servi ?... Les mots des lettres, les mots des livres peuvent-ils exprimer l'inexprimable ?... Tout en se révélant, Dieu s'enveloppe dans le concept humain comme dans un nuage... J'ai senti la nécessité de ne pas rester à la superficie de ces mystères en les prenant dans le sens grossier de mes interprétations d'homme, et d'aller de l'écorce à la moelle. J'ai prié pour obtenir le don d'Intelligence, comme j'avais appris à le faire pour celui de Science.

- Et vous voyez une très nette distinction entre les deux ?

- *Evidemment : l'Intelligence est le sens du divin, perçu non plus dans les créatures, comme le fait la Science, mais dans la révélation et la doctrine de l'Eglise qui sont le rayonnement de Dieu. Et c'est de là que sortent, pour moi, les leçons capables de transformer la vie... Car il faut en arriver là, Tamta ! et toutes les discussions d'Ecole feraient figures de cymbales retentissantes si elles n'y conduisaient pas. »*

Elle sait ce qu'il veut dire, et, pourtant, elle interroge encore : « *En arriver où ?* »

Et la réponse tombe sous la forme imagée qui plaît à ce cerveau d'artiste, bien qu'il se révèle, en même temps, si profond penseur : « *A sauter les deux premiers ruisseaux dont parle Ruysbroek pour suivre surtout le troisième. Car vous vous souvenez à quoi notre mystique compare les effets du don d'Intelligence en nous ?... A une source épanchée en trois ruisseaux : l'un qui établit notre esprit en unité, - l'autre qui révèle la vérité, - le troisième qui provoque en chacun un large amour prêt à se déverser sur tous. »*

Pierre Sériac s'est arrêté au milieu du chemin. Il regarde à ses pieds comme s'il voyait vraiment un ruisseau à franchir : « *Ah ! l'Intelligence cordiale qui sent, plus qu'elle ne voit, mais qui sent si juste, parce qu'elle vient du cœur touché par le Saint-Esprit, comme elle nous apprend à tout regarder, à tout expérimenter avec ce qu'on pourrait nommer les yeux de ce cœur ! C'est pourquoi vous m'avez entendu parler comme j'ai osé le faire à votre belle-sœur... C'est pourquoi encore je voudrais vous demander quelque chose à son sujet : que vous essayiez de l'aimer à fond, dans la lumière et le goût du Saint-Esprit. »*

Un silence plane, rempli de sentiments généreux, et d'autres qui le sont moins.

« *J'essayerai, Pierre...*, dit seulement la jeune fille après un long moment.

- *Et puis, je voudrais encore autre chose... Que vous tâchiez d'admettre les contingences qui font de Louis-Jean, en ce moment, un être torturé, et que vous l'aidiez à en sortir ? »*

Un autre silence aboutit aux mêmes mots :

« J'essaierai, Pierre..., mais ne pouvez-vous pas, vous ?... »

- *Moi ? non ! D'abord, je vais partir. Ensuite, et surtout, seul un cœur de femme peut avoir assez de délicatesse pour entrer dans ce débat causé par l'amour d'une femme.*

- *Voulez-vous parler de la morte, ou d'une vivante ?*

- *Des deux. Louis-Jean aimera toujours Edith. Cela n'empêche qu'il souffre à la longue du vide de son foyer. Et, quand vous serez partie, il n'est souhaitable ni pour lui ni pour le petit qu'il reste seul.*

- *Vous a-t-il laissé voir qu'il voudrait se remarier ?*

- *Comment me l'aurait-il dit quand il n'ose pas y songer lui-même ?... Il faut l'aider à y penser.*

- *Aller jusque-là ?... murmure-t-elle.*

- *Pourquoi non, si son bien l'exige ?... Or, il l'exige ! Si vous aviez entendu le ton d'intense souffrance qui traduit son âme, avec lequel il me disait encore ce matin, à propos de choses secondaires : « Oh ! nous ne sommes jamais ni bien capables ni bien coupables de quoi que ce soit. Pour ma part, je ne suis que misère et nullité... » Tamta, vous pouvez l'aider, je le répète, à sortir de ce marasme.*

- *Encore faudrait-il connaître une femme capable de le comprendre !... Ce n'est pas Francine, j'imagine ?*

- *Non : ce n'est pas Francine ! S'il envisage jamais un remariage, il ne saura l'admettre qu'à une condition : continuer la ligne d'Edith auprès d'une femme qui l'aimerait avec lui.*

- *Et qui n'existe pas !*

- *Si..., mais je n'en vois qu'une : Rita. »*

Il s'est attendu à la stupeur que le nom jeté allait produire. Il a même employé les propres mots de la sœur morte pour couvrir d'avance le nom de la sœur vivante d'une protection nécessaire. Il

n'a rien trahi du secret reçu, mais il ne peut cependant aller plus avant ; et, maintenant, il se tait.

- « *Rita ! s'exclame la fiancée, mais c'est une enfant !*

- *Une enfant bien fine avec, déjà, un cœur de femme.*

- *C'est vrai..., mais elle ne le voudrait sans doute jamais ?*

- *Prions ! conclut-il ; le Saint-Esprit ne peut pas refuser de tout éclairer. »*

Derrière les jeunes gens, rires et chants fusent, tout proches. Sur les coteaux, le soleil s'est éteint et les ombres sont en train d'étendre leurs doigts agrippeurs. L'équipe des vendangeurs, escortant le dernier chariot, regagne la maison de Tony et dépasse les fiancés.

Fiancés ?... ils le sont devant tous, bien qu'ils aient décidé de ne garder, pour le moment, que leurs anneaux d'argent, en attendant la bague traditionnelle. Et Anna sent son cœur réclamer, ce soir, des témoignages de ces fiançailles : elle tendrait les mains, que Pierre les baiserait dévotement ; elle pencherait la tête vers lui, qu'il l'appuierait à son épaule pour se griser de tout ce qui, depuis que le monde est monde, attire l'un vers l'autre les êtres en quête d'amour.

Au lieu de cela, elle se raidit : « *Ce soir, songe-t-elle, nous regarderons la nuit ensemble depuis ma chambre du balcon, et nous ne dirons plus rien : mon cœur aura sa revanche sur l'esprit !... Mais, maintenant, je n'ai pas fini d'assurer l'union de nos âmes à travers les kilomètres qui vont nous séparer. J'ai encore une question à poser... »*

Elle a pensé tout haut la dernière phrase, et il se met à rire :

« *Vous êtes un véritable petit procureur de la République !... Voyons cette question ?*

- *Comment me conseillez-vous de cultiver en moi le don d'Intelligence, afin que nos routes restent non pas même parallèles, mais fondues ?*

- *Il y a des degrés, dit-il lentement, oui des degrés de pénétration. sous l'écorce, sous l'apparence des signes qui nous*

voilent la présence de Dieu. Est-ce que l'on n'aime pas dans la mesure où l'on connaît ?... Alors, il me semble qu'une fervente attention au sens divin des Ecritures doit nous disposer à la progression du don ?... Et puis, aussi, l'ardeur de nos désirs enflammés par la prière, cette prière que notre cher curé de La Verdière recommande tant !

- Etes-vous toujours en correspondance avec lui ?

- Et comment !... Il continue de me guider sur la route où vous avez commencé mon enseignement. »

Elle a enseigné ?... oui. Mais comme l'élève a dépassé le maître !

L'un et l'autre arrivent à présent au pied de la terrasse. Il ne fait pas encore nuit ; et, pourtant, la vieille demeure jette, par ses portes et fenêtres éclairées, comme une revanche de la vie des hommes sur le proche sommeil de la terre. Un vent d'automne passe, un peu âpre tout à coup, sur les arrivants, comme pour leur assurer qu'il fera bon vivre la soirée qui vient dans la maison lumineuse et douce.

Et, dès lors, en effet, tout s'annonce doux. Sur un coin de la grande table de cuisine. Rita, moins pâle qu'à midi, achève de faire dîner Domi.

« Si vous voulez, Tamta, propose-t-elle, je vais le coucher. Il tombe de sommeil et moi aussi. Nous irons au dodo, tous deux, pendant que les grandes personnes savoureront ce qui mijote sur le fourneau.

- Alors, cela va mieux, Rita ?

- Beaucoup mieux. Demain, j'irai, à mon tour, vendanger. »

Tout en disant bonsoir à la ronde, ses yeux s'arrêtent sur Pierre pour l'envelopper d'une muette gratitude. Puis, tante et neveu disparaissent.

« A table, à notre tour ! commande Mme Vanot ; et, ensuite, au lit, nous aussi. Il faudra se lever tôt demain, et je crois que chacun a son compte de fatigue ! »

C'est vrai. Mais c'est une saine fatigue que celle qui s'inscrit sur les visages hâlés. La récolte est excellente et tout le monde s'affirme content.

« *Venez voir le cuvier !* » propose M. Vanot quand on se lève de table.

Sans sortir de la maison, face à l'entrée des chambres du premier étage, il ouvre une porte : de là, comme d'un balcon qui domine les vastes cuves, le propriétaire peut surveiller les phases successives du travail de ses vendanges qu'il explique à ses hôtes. Tamta n'écoute guère. Se détachant du groupe, elle va s'assurer que, dans la chambre du balcon, le bambin dont elle a la garde dort tranquillement et qu'il va faire bon ici quand Pierre y viendra achever la veillée.

Mais la veillée se prolonge sans que Pierre paraisse. Il lui a dit qu'il passerait voir Louis-Jean pour essayer d'amorcer une conversation sur son avenir, et la chambre de celui-ci vient, en effet, de s'éclairer. Mais cela supposait-il donc une totale abstention de la soirée à deux dont elle se faisait fête ? Après tout, c'est sa faute à elle si Pierre reste quelque peu distant. N'est-elle pas trop réservée avec lui ? Et faut-il le regretter oui ou non ?

Peu à peu, la maison s'endort. Dans le silence qui l'enveloppe, le bruit étouffé d'un cartel monte du rez-de-chaussée pour annoncer, de demi-heure en demi-heure, le vol du temps sur la fatigue et la peine des hommes. De son balcon, Anna contemple les étoiles, les lumières piquées çà et là, sur la terre, et le faisceau clair projeté sur un coin du jardin, à la manière d'un coup de pinceau, par les persiennes entrouvertes de la chambre de son frère.

Brusquement, elle réalise que toute la joie promise par ce commun séjour aux *Alouettes* va aboutir, demain, à un rapide adieu devant une voiture trépidante et à ce goût du néant qui l'envahira lorsque Pierre sera parti.

Que sera ce « *demain* » ?... Tout restera pareil, les sonnailles dans les prés, les rires dans les vignes, les oiseaux dans les arbres,

mais tout deviendra pour elle vidé de vie. Elle sourira quand même - il le faudra bien ! Et elle remettra de l'ordre dans la chambre du voyageur avec des gestes tranquilles : ces rangements des choses mises en désordre par un être cher qu'on est si heureux de voir tout bouleverser, ne sont-ils pas la seule ressource des femmes amputées par une absence pour surmonter ensuite leur grande peine de vivre ?... Et peut-être que Domi dira, comme ce jour où le peintre s'était absenté pour descendre à la poste : « *Tamta, c'est comme si le soleil était parti avec Tompierre : il y en a, mais il ne chauffe plus !* »

Domi ?... N'est-ce pas à cause de lui, de son avenir, que cette soirée s'avère gâchée pour les fiancés ?... Un instant, elle est prête à le regretter. Songeant à la récolte abondante qui met en joie *Les Alouettes*, elle se dit que tous recueillent, dans le fruit du travail, la joie de l'effort accompli, sauf elle qui ne ramasse, ce soir, comme résultat de son labeur, que solitude et tristesse !

« *Comme j'ai besoin de cultiver en moi le don d'Intelligence !* » songe-t-elle tandis que, sous sa fenêtre, les grillons commencent à donner leur fête stridente et que, dans la maison, le vieux cartel annonce la fuite et le prix du temps.

*

CHAPITRE IV

« *De longues fiançailles, coupées de revoirs !* » a décrété Anna Lanel un soir d'automne.

Une fois de plus, elle constate, quand arrive la fin de l'hiver, qu'à nos propositions Dieu répond souvent par des dispositions différentes. Car si les fiançailles se poursuivent dans la haute atmosphère où elles se sont nouées, combien rares et brefs ont été les revoirs au cours des mois écoulés !

D'abord, Pierre fut pris par les travaux de Saint-Nizier, au point de retarder jusqu'en février son séjour à Rome. Du moins devait-il passer les fêtes de Noël à Paris où il donnait rendez-vous aux Lanel. Et voilà que Mami s'alita peu avant avec une mauvaise grippe qui rendait le voyage impossible, tandis que Domi commençait une crise de croissance réclamant soins et surveillance.

A la rigueur, la jeune fille aurait pu demander à Rita de venir la remplacer à Charlieu ? Mais pour Rita aussi les semaines écoulées avaient amené une évolution dont il semblait préférable de ne pas rendre témoin, du moins immédiatement, le ménage Vincent... Docile aux conseils de Pierre, Anna a su, en effet, amener son frère à sortir du marasme où il s'enfonçait. Il n'était pas difficile de confesser l'homme à bout de force devant les problèmes posés par une Rita qui, en s'affirmant femme de plus en plus proche du type d'Edith, prenait justement par là le cœur resté fidèle à celle-ci. Au début, le mari en quête de souvenirs n'avait vu dans la jeune sœur qu'un reflet de son aînée. Peu à peu, le reflet s'était affirmé source lumineuse. Et Louis-Jean, épouvanté de ce qu'il découvrait en lui d'amour inassouvi, vivait en pleine incertitude de la conduite à tenir.

Il fallait le doigté subtil d'une autre femme, gorgée d'amour, pour démêler les fils d'une telle situation : Louis-Jean, sans

vouloir le reconnaître, aimait Rita. Mais, Rita, que pensait-elle de Louis-Jean ?

A force d'observer des détails, Anna avait fini par comprendre l'état de ce cœur à la fois si frais et si blessé. Alors, elle avait parlé au nom d'Edith et à la manière dont celle-ci l'aurait fait, à ces deux êtres chers confiés à elle par la clairvoyance de son fiancé. Elle les avait guidés l'un vers l'autre, en grande sœur désintéressée, s'étonnant de voir si vite résolu entre eux le problème qui les déchirait, du jour où ils s'étaient aperçus qu'il n'existait même pas de problème dans leur commune conception d'un amour conforme aux désirs de la morte... Si bien que Noël avait vu, aux *Alouettes*, une fête baignée de souvenirs dans la tonalité rose d'une liturgie à la fois heureuse et grave. D'accord avec les deux familles qui, maintenant, trouvaient ces choses toutes simples, Louis-Jean et Rita avaient décidé de se marier l'été prochain, pour appuyer l'un à l'autre la rude montée d'une existence dépassée à présent par Edith. Ne semblait-elle pas les guider, du haut de la côte, en les encourageant dans l'ascension ?

« *Mon Dieu !* avait songé Anna en les regardant, tandis que son cœur serré évoquait les promesses évanouies d'une fin d'année avec Pierre, *il paraît que Noël signifie joie ?... Je vous offre donc la joie des autres !* »

Il restait l'espoir de retourner à Paris plus tard. Mais Pierre avait tant d'engagements professionnels, tant de déplacements en perspective qu'elle s'effaçait devant cela, nourrie de patience et d'abnégation, à la manière des femmes nées pour le dévouement, c'est-à-dire pour le sommet de l'amour.

Elle en ressentait bien quelque détresse masquée par la défense passive d'un rigoureux silence. Il lui arriva même de vivre avec courage dans un véritable découragement quand Pierre dut partir à Rome sans l'avoir revue plus et mieux que quelques heures entre deux trains.

Et voici que, pour rendre encore son cheminement plus ardu, Domi était tombé malade, d'une maladie grave, pauvre cher petit !

qui avait mis la maison en émoi pendant des semaines : rougeole, suivie de cette broncho-pneumonie si dangereuse pour les organismes enfantins. Que de jours d'angoisse, que de nuits sans sommeil avait passés la jeune tante, veillant à tout !

Aujourd'hui, grâce à Dieu ! l'enfant était sauvé. Le seul souci d'une convalescence méthodiquement surveillée le maintenait encore au lit quelques heures dans la journée, tandis que s'accordaient les flûtes des oiseaux pour le printemps et qu'oncle Pierre annonçait son prochain retour en France. Dans un mois, on irait le revoir à Saint-Nizier où Domi boirait le lait des chèvres de montagne, et Tamta l'amour au cœur de son fiancé, bientôt, enfin ! son mari.

En même temps que celui de Louis-Jean et de Rita, on célébrerait leur mariage. A cela, nul inconvénient pour l'enfant, si admirablement soigné aussi par sa tante Ri, durant sa maladie, que c'était à se demander si, par moments, il ne la préférait pas à sa Tamta ?... car Mlle Vanot avait pris l'habitude, depuis ces dernières semaines, de faire de fréquents séjours à Charlieu.

... Elle s'y trouve justement en ce soir d'avant-printemps où sa future belle-sœur, auprès du lit de Domi, lit un courrier de Pierre Sériac qui vient d'arriver. Naturellement, le commerce des lettres a continué entre eux, d'autant plus intense que s'éloignaient les occasions de revoir. Et ces lettres, entremêlées de tendresses, de notations d'art et de profonds aperçus religieux, représentent de vrais régals.

Au dehors, le soir ne tardera pas à tomber. De la maison silencieuse, Louis-Jean et Rita se sont envolés cet après-midi pour aller, avec Papi, constater les ravages de l'hiver au jardin de La Verdière. Et, en bas, la grand'mère, redevenue vaillante, remue ses casseroles en vue du dîner qui réunira tout son monde.

Assis dans son lit, le convalescent fait une partie de dominos ; et la jeune fille, tournant les feuillets, en arrive au passage où Pierre répond à une question qu'elle lui a posée sur les problèmes dont ils continuent à dissenter : « *Si j'avance dans la progression*

*de l'Intelligence à la Sagesse ? Pratiquement, pas encore ; mais des lectures m'éclairent singulièrement sur la différence qui existe entre jouir de la connaissance de la vérité et jouir de la dégustation de la souveraine Sagesse : **Le bien intéresse tout l'homme, tandis que le vrai n'est que le bien de l'Intelligence** ».*

Un soupir venu du petit lit tire Tamta de sa lecture :

« Comme tante Ri est longue à rentrer !

- Elle ne tardera plus guère maintenant... Tu as fini ta partie de dominos ?

- Non ; mais... »

Un nouveau soupir souligne que la partie manque d'intérêt. Néanmoins, le bambin continue d'aligner les rectangles nacrés ; et la tante reprend une page de références, tirées de saint Bonaventure, qui vient de glisser de la lettre : *« Moyens d'accès : que celui qui veut s'élever à Dieu, après avoir évité le péché qui déforme la nature, exerce ces énergies naturelles, décrites dans l'Itinéraire..., par la prière, à la grâce qui réforme ; par sa force de vivre, à la justice qui purifie ; par la méditation, à la science qui éclaire ; par la contemplation, à la Sagesse qui conduit à la perfection... »*

« Dans quoi Pierre m'embarque-t-il ? » se demande Anna qui laisse tomber les feuilles sur ses genoux.

C'est un signal pour autoriser Domi à pousser un troisième soupir :

« Tamta, c'est pas amusant, ces bêtes petits bouts de bois ! Si tu voulais... qu'on fasse tous deux le beau voyage ?

- C'est cela. Range tes dominos. Puis, nous partirons... »

Rapidement, le petit les pousse dans leur boîte, à la manière d'un berger qui harcèlerait ses moutons à la porte de l'étable : comme ils l'ont pu, les dominos sont entrés ; ils se tiennent dans un tranquille désordre ; et le convalescent attend.

« J'ai presque fini ma lettre, annonce la tante... Plus qu'un petit bout !

- *Ça va !* fait le gamin d'un air d'*imperator*, *je peux attendre !* »

Et, donc, Anna achève de lire : *« A tout ceci, je désire parvenir, mais je n'y suis pas encore : je ne l'admets même pas d'emblée, ni dans mon esprit ni dans ma vie. Mais cela est bien : n'a-t-on pas besoin d'éprouver des difficultés pour pratiquer la seule Science, la seule Intelligence, la seule Sagesse à notre portée : celle de l'humilité ! »*

« *Ah !* » fait Domi dans une exclamation joyeuse en voyant sa Tamta ranger enfin la lettre pour se diriger vers une boîte contenant des rectangles colorés qu'elle aligne sur le drap où ils apportent leurs bigarrures, à la manière d'un puzzle : ce que l'enfant appelle *« le beau voyage »*, c'est l'exposition des cartes d'Italie envoyées par Tompierre et l'explication qu'en donne sa garde-malade. Or, la matière est si riche, le professeur si heureux de la commenter, l'élève si avide de s'instruire sur le merveilleux pays que cela dure quelquefois longtemps et tourne au véritable jeu.

« *Attends, Tamta, c'est moi qui vais deviner les cartes. Je les sais, maintenant. La grosse cloche ronde, là, c'est Saint-Pierre ?... et l'autre église... Saint ?... comment tu dis ?... un Saint derrière un mur ?*

- *Saint-Paul hors les murs !* souffle la tante.

- *Et cet arbre droit, dans un pré qui penche, ça s'appelle : « Un coin de la campagne romaine »... Est-ce que Tompierre s'est assis sous l'arbre ?*

- *C'est bien possible.*

- *Il avait emporté son goûter ? Il a mangé là son pain avec son chocolat ?*

- *Pas de chocolat : il y a des fruits dorés en Italie. Tu verras comme c'est bon. Quand tu seras un peu plus grand, nous t'y emmènerons.*

- *Et toi, Tamta, tu iras bientôt ?*

- *Oui, l'hiver prochain, avec oncle Pierre. »*

Elle s'arrête un instant pour savourer tout ce que cette perspective évoque de joies ! Mais le bambin désigne déjà une autre carte :

« *Et ça ?... La tour qui a une moitié par terre ?... C'est le Colo ?... Cola ?...* »

- *Colisée !* souffle Anna. *Et tu te souviens de ce qui s'y passait ?*

- *Oui. C'est là qu'on est mangé. Mangé, ça veut dire mort... Mais je comprends pas bien : ma petite maman, elle est morte et, pourtant, tu dis qu'elle est avec nous... Est-ce que tous ces gens de la grosse tour ronde sont aussi avec nous ?* »

Avant que l'autre ait eu le temps de répondre - et que répondre qui soit à la portée de l'enfant ? - celui-ci a repris :

« *Je voudrais te demander quelque chose : est-ce que toi aussi tu mourras ?* »

- *Mais oui.*

- *Pas possible !... Mais pas mon papa ?*

- *Si... Il faudra bien qu'il aille retrouver ta maman ?*

- *Mais pas tante Ri ?*

- *Elle aussi... Mais, tu sais, chéri, il ne faut pas avoir peur : ce n'est pas triste de mourir quand on sait qu'on va chez le bon Dieu.*

- *Tout de même..., pas moi ?* »

La jeune fille hésite. Elle sent le gamin impressionné. Pourtant, la vérité se doit à tout être humain, si faible soit-il. Le prenant dans ses bras pour atténuer par une caresse ce qu'elle va dire, elle informe : « *Tout le monde doit mourir. Et toi aussi, mais dans longtemps..., longtemps... Ne t'inquiète pas : c'est si loin qu'il ne faut pas y songer maintenant.* »

Le petit convalescent s'est dégagé des bras secourables. Il est pâle, mais son inquiétude ne vient pas de ce que la tante avait craint : « *Moi aussi ?...* » gémit-il. *Mais, je ne saurai jamais faire ça tout seul !* »

Pour lui, la mystérieuse mort dont il ne peut encore pénétrer le sens, n'est qu'une cérémonie, et la noblesse de celle-ci effraye ses

possibilités enfantines. N'est-ce pas mieux ainsi ? et d'ailleurs conforme, dans sa naïveté, aux réalités qui nous attendent ?... Les théologiens dissertent, les enfants voient. Un Bourdaloue, sous ses phrases d'épouvante, rejoint un petit Dominique Lanel effrayé, uniquement, d'être seul pour accomplir le rite final de son existence.

Il est resté le doigt braqué sur la carte du Colisée, mais il n'a plus envie de continuer le jeu. Arrêté sur une idée, il demande ;

« *Tamta..., si tu voulais me raconter le Petit Chaperon rouge ?*

- *Je te l'ai déjà dit plusieurs fois.*

- *Dis-le encore... »*

Il n'est pas difficile d'établir la relation qui s'est faite pour Dominique entre ce Colisée où l'on est mangé et ce Petit Chaperon qui s'en va vers le loup.

« *Mais notre beau voyage ?*

- *On le fera après... On ne voit plus clair. »*

C'est vrai que le soir tombe dans la pièce. Anna a fait le geste de se lever pour donner de la lumière. Mais l'enfant l'arrête et la câline pour obtenir ce qu'il veut : « *Oh ! n'allume pas..., et dis-moi le Petit Chaperon..., quand la nuit venait dans le bois, comme elle vient maintenant. »*

Un instant, elle s'inquiète de cette sensibilité qu'il faudrait modérer plutôt que nourrir ; mais ce désir n'est peut-être qu'un caprice de convalescent ? Et puis, il y a dans le conte de bien jolis détails de fleurs, de galette et de pot de beurre sur lesquels elle insistera, de préférence au tragique dénouement.

Et donc, le bambin étant bien serré par le bras affectueux qui l'entoure à la manière d'une protection, voici le conte qui se déroule, coupé de questions, dans la petite chambre où le feu de cheminée entretient la tiédeur. Dehors, à pas feutrés, les ombres avancent sur la terre. Ici, tout est doux : sur le drap blanc, les rectangles colorés sont restés alignés, tandis que le Petit Chaperon rouge s'en va vers son destin... Mais, brusquement, la narratrice

est interrompue par un bruit clans l'escalier ; et Mami paraît, portant le plateau d'un léger dîner.

« *A table, petit : il est l'heure.*

- *Oh ! maman, il fallait m'appeler pour monter cela.*

- *Je n'ai apporté que le potage... Si tu veux aller chercher l'œuf à la coque et la confiture ?... Et voici qui va compléter le dessert... »*

Derrière elle, la grand'mère découvre une femme qui tient un petit paquet : « *Regarde, Domi, ce que tante Gillette t'envoie par Mlle Denise !* »

La secrétaire annonce : « *Des sablés que Mme Vincent a préparés tout frais, cet après-midi. Elle a pensé vous faire plaisir, mon petit garçon.* »

Si du moins elle disait : « *Domi* » ou « *chéri* », comme les autres femmes de la maison ! pense le bambin ; mais l'appeler : « *mon petit garçon* » d'un air si sec !... Mlle Denise est peut-être une parfaite secrétaire !... Elle ne sait cependant pas parler aux enfants, de même que sa patronne ne sait pas s'en faire aimer, malgré la science politique qu'elle professe pour entourer son neveu de petits cadeaux. Et cela se sent à la manière molle, très molle, dont il remercie.

Gênée, Manu appuie :

« *Tu vois comme Mlle Denise est gentille !*

- *Très gentille !* » jette le gamin dans un effort qui voudrait se débarrasser à la fois du mot poli à dire et de la visite à recevoir.

Tamta, qui étouffe son envie de rire, se sauve à la cuisine chercher la fin du dîner... Lorsqu'elle remonte, les adieux sont déjà échangés, chacun des interlocuteurs ne trouvant vraiment plus rien à dire ; et « *la demoiselle sans beauté* » commence à gagner l'escalier... Assis sur son lit, serviette au cou, l'enfant avale sans aucun plaisir sa petite soupe pourtant appétissante. Mais quand Tamta apporte le coquetier, brusquement, la scène change :

« *Regarde, annonce-t-elle : il y a quelque chose d'écrit pour toi sur l'œuf !*

- *Ça, c'est bien une invention de Rita !* ponctue la grand'mère. *Et elle a dû prendre de l'encre indélébile, car l'eau n'a rien effacé.*

- *Qu'est-ce qu'il y a d'écrit ?... Lis vite, Tamta !* crie le petit qui, faute de pouvoir trépigner de joie, agite du moins ses bras dans un transport inquiétant pour l'assiette de soupe.

- *Il y a : « J'ai pondu pour Domi. Signé : LA POULE NOIRE ».*

- *Oh !... la poule noire qui a pondu pour moi ! et qui a dit à tante Ri de l'écrire !... Comme elle est gentille, la poule noire ! Comme je l'aime ! »*

Dans un intense ravissement, il ajoute plus bas :

« Mais j'aime encore mieux tante Ri !

- *En attendant, il faut manger ta soupe. L'œuf viendra après, seulement. »*

Docilement, le convalescent s'exécute : peu à peu, le dîner disparaît. Et la tante songe qu'elle pourra partir tranquille vers son radieux bonheur, car Rita saura comprendre et soigner l'enfant de leur tendresse à tous. Comme pour en accentuer l'espoir, sa mère interroge :

« Tu as une lettre de Pierre ?... Quand revient-il ?

- *D'ici quinze jours. Il passera rapidement par Paris, puis nous irons le rejoindre à Saint-Nizier. Nous partirons avec Domi, avant vous tous.*

- *Avec tante Ri aussi ?* s'inquiète le petit.

- *Elle viendra ensuite ; mais nous irons d'abord, nous deux, retrouver Tompierre.*

- *Ma pauvre petite, tu l'auras bien mérité ! »*

C'est tout ce que trouve à dire la vieille dame, mais cela résume la situation. Après, quoi, elle retourne à son dîner avec un pli de contrariété : *« Je me demande ce que font les enfants et Papi pour être si en retard ! Ils exagèrent !... Mon soufflé au fromage sera retombé, si peu qu'ils tardent. »*

En disant « *les enfants* », elle prouve à quel point Rita tient déjà sa place de fille dans la maison. Mais qu'importe à Anna, puisqu'elle-même va s'envoler vers un autre foyer, le sien, où Dieu enverra sans doute de petites têtes blondes ou brunes pour remplacer celle de Domi dont elle se sent déjà, par moments, dépossédée.

Maintenant, il a terminé son repas. Dans un entrain renouvelé, il a tout avalé, oui, même les sablés apportés par la demoiselle qui ne sait pas parler aux enfants. Il ne resterait plus qu'à dormir ; mais impossible d'y songer tant que les chers voyageurs attendus ne sont pas rentrés. D'ailleurs, auparavant, comme tous les soirs, on va faire la prière.

Anna se prépare à procéder au rite habituel en joignant ses mains sur le drap, à côté de celles du petit, quand il manifeste une nouvelle fantaisie :

« Je suis guéri, maintenant, et je voudrais faire ma prière à genoux..., pas dans mon lit.

- Mais tu auras froid ?

- Oh ! non, je vais me mettre là, tiens..., au coin du feu. »

Après tout, pourquoi pas ? La chambre est tiède, et moelleux le pyjama qui enserre le corps fragile. D'un bond, le gamin a sauté par terre, et contre l'âtre rougeoyant, mains jointes, il déroule, aidé de sa tante, les naïves formules qui recommandent au bon Dieu son repos et celui de toute la famille. Personne n'est oublié, ni Tompierre là-bas, peut-être sous son arbre d'Italie... ni maman Edith plus loin..., si loin qu'on ne sait pas bien se représenter son pays de paradis !... Pourtant, on est sûr que, de là, elle n'oublie pas son petit garçon, pas plus que le petit garçon n'oublie sa maman.

Et voici que, la prière achevée, il reste à genoux : « *Tamta, j'ai encore quelque chose à dire au petit Jésus : mais je saurai tout seul, et tout bas... Tu veux bien ?* »

Surprise, elle acquiesce..., le voit incliner la tête dans un colloque inattendu et secret. Mais elle a trop le respect des âmes, surtout de ces âmes d'enfants si proches encore de la Face de

Dieu, pour ne pas s'écarter, dans la crainte de gêner cette effusion inopinée. Elle invente donc quelque chose à faire dans la chambre, range, sans bruit, les cartes du beau voyage..., et la mystérieuse prière continue... Elle dure longtemps !... Comme elle n'a pas l'air de vouloir finir, Mlle Lanel va vers l'enfant, tellement absorbé qu'il ne la voit même pas : les yeux mi-clos, il susurre tout bas des phrases indistinctes. Doucement, elle tâte les menottes pour s'assurer qu'il n'a pas froid :

« *Chéri, il faut te recoucher.*

- *Encore un instant, Tamta : je n'ai pas tout à fait terminé... »*

Et le susurrement reprend, enveloppé dans l'attitude recueillie.

Ah ! ça..., qu'est-ce que cette crise mystique !... A cet âge, n'est-ce pas inattendu ?... Et le petit homme, trop sérieux, trop précoce, ne va-t-il pas encore retomber malade ?...

Mais, pas du tout !... Tandis qu'elle le considère attentivement, il relève la tête d'un air victorieux, se dresse sur ses pieds, fait une cabriole et revient annoncer, en confidence, à la tante inquiète : « *Voilà. J'ai fini !... Je racontais au petit Jésus, avant qu'il s'endorme, l'histoire du Chaperon rouge. Je crois qu'il est bien content de la savoir.* »

Est-ce donc cela la spiritualité des bébés : une intention d'amour enveloppant leurs petites affaires ?... Et n'est-ce pas cela aussi, au fond, la spiritualité des grands : « *Ce que je dis au bon Dieu ?... expliquait bonnement le paysan d'Ars à son Curé, je l'avise et il m'avise !... »* Pourquoi tous les mots savants ?... Pourquoi tant de livres ?... Un Domi en a-t-il eu besoin pour être déjà un temple du Saint-Esprit dans lequel les dons de Science et d'Intelligence ne demanderont qu'à progresser ?... Elle regarde la lettre de Pierre restée sur la table, cette lettre qui parle de haute contemplation, à coups de références, alors que cette contemplation est, d'abord, et premièrement, l'apanage des cœurs purs.

« *C'est vrai, songe-t-elle, que Pierre soupire aussi après cette pureté du cœur que nous pouvons retrouver, nous, les grands,*

tandis que les petits en vivent à l'état naturel. Il a marché vite dans cette voie, lui ; et il a raison puisqu'elle est la plus courte ; il s'en nourrit quand je ne fais encore qu'en dissenter. Oh ! vite le revoir à Saint-Nizier pour m'imprégner de son rayonnement, plutôt que de ses raisonnements, comme, hélas ! je l'ai trop fait aux Alouettes. »

De la cour monte un bruit d'auto, et des portières claquent.

« *Les voilà !* crie Domi sans nommer ceux dont son cœur est plein, mais en renforçant ses cabrioles en leur honneur.

- *Vite ! au lit : tu sais que papa grondera s'il ne te trouve pas couché. »*

Un tourbillon s'engouffre dans les draps, les bouscule, les transforme en champ de bataille. Il n'y a rien à dire : Domi est trop content ! Du moins, on peut être rassuré par l'évolution d'une maladie chassée par cette pétulance. Il est tout juste présentable avec ses cheveux ébouriffés quand les voyageurs entrent..., les messieurs d'abord..., puis tante Ri qui tient dans ses mains un petit paquet, apparemment fort précieux, à voir la manière dont elle le porte.

« *Nous sommes en retard*, explique-t-elle après les premiers baisers donnés au malade, *parce que nous avons fait un travail, et un détour.*

- *Et quel travail !... annonce Papi ; si tu voyais, Anna, comme le jardin de La Verdière est déjà semé de violettes !... Alors, Rita a voulu en déterrer avec racines et mottes de terre, puis les mettre en pot..., un très gros pot !*

- *Et le détour ? »* demande Mlle Lanel.

Tendrement, Rita regarde Louis-Jean qui sourit ; puis, elle renseigne : « *Nous sommes passés au cimetière porter le pot de fleurs sur la tombe d'Edith. Vous comprenez ?... les premières violettes de la saison, il fallait que ce soit elle qui les ait !... Et les secondes sont pour Domi. »*

Du paquet qu'elle tient émerge un minuscule pot verni, emprunté à quelque jardin exotique, et qui déborde de violettes.

« *C'est pour moi ?... Pour moi ?...* crie l'enfant délirant de joie. *Oh ! ma tante Ri !... je t'aime trop !* »

D'une main, il l'a attrapée par le cou ; de l'autre, il n'a pas lâché son père depuis l'arrivée ; si bien que les têtes des fiancés se rapprochent, se joignent de par la volonté de l'enfant au-dessus de son petit lit. Sans embarras, ils se sourient à nouveau. Leur amour est maintenant accepté. Beaucoup de luttes l'ont ensemencé, mais il fleurit à présent comme les violettes, discrètement et victorieusement sur la terre qui a connu les frimas de l'hiver. Et la visite au cimetière, loin d'attrister cet amour, le confirme encore.

« *Eux aussi sont simples !* songe Anna en les regardant : *et le bonheur est simple quand il repose sur l'ordre des consciences.* »

Très lointaines lui semblent soudain ses déceptions d'orgueil avec le premier amoureux éconduit, lointaines aussi ses rancunes, plus ou moins refoulées, au sujet de Gillette. Une seule chose est nécessaire : celle que pratique Domi dans sa prière, Rita dans ses délicatesses, Louis-Jean dans son sourire retrouvé : aimer, sans complications comme sans mesquineries.

Est-ce bien ainsi qu'elle aime Pierre ?... Loyalement, elle s'interroge et s'entend se répondre à elle-même : « *Maintenant, oui !* » mais que de temps perdu à lutter contre soi, à ergoter ! Comme elle est restée froide, aux *Alouettes* quand, au fond, son cœur guéri, mais timide, aurait voulu s'élancer ! Et Pierre, délicatement, n'osait rien manifester non plus. Leurs discussions théologiques sur le Saint-Esprit n'auraient-elles pas dû engendrer la vie et non la scléroser ?... Son frère et Rita ne lui en donnent-ils pas un exemple de plus, ce soir ?... Heureusement qu'à Saint-Nizier cela pourra changer et que, là-bas, elle osera enfin aimer, et le montrer, à la manière des femmes faites pour la dépense plénière de leur cœur.

De la cuisine, la voix éplorée de Mami réclame ses convives, à coups d'arguments où il est question de soupe épaissie et de soufflé aplati.

« *Tu veux bien rester seul, Domi ? propose le grand-père. Et je pense que tu vas dormir ?*

- *Oui, Papi, je vais dormir... Et puis, j'ai mes violettes !* »

Il les respire avec satisfaction sans expliquer comment elles pourront bien l'aider à s'endormir... Quand les autres ont franchi la porte, il retient un instant la dernière à sortir qui est sa confidente de toujours :

« *Tamta, tu veux que je te dise pourquoi j'aime tellement tante Ri ?... C'est parce qu'elle sait parler avec la poule noire et planter des violettes.*

- *Rien qu'à cause de cela ?*

- *Mais cela, c'est tante Ri tout entière !* fait-il étonné. *Tout le temps, elle dit, elle fait des affaires qui sont..., qui sont...* »

Il cherche et ne trouve que ces mots :

« *Des affaires qui font doux sur le cœur... Tu n'es pas fâchée, dis, Tamta, que je l'aime bien ?*

- *Au contraire, mon chéri : aime-la beaucoup !...* »

Et Tamta s'envole à son tour, légère, dans le vieux corridor. Une fois de plus, la vérité est sortie pour elle de la bouche d'un enfant. Car, pressant la lettre de Pierre sur son cœur, elle se demande si ces dons du Saint-Esprit, Tout Amour, qu'on va chercher si loin, ne feraient pas partie, finalement - bien qu'ils coûtent cher à atteindre ! - de « *ces affaires qui font doux sur le cœur* »...

*

CHAPITRE V

Si les pensionnaires du chalet-montagne des Charvets prêtaient l'oreille, ils entendraient une singulière conversation, ce soir, dans la salle à manger, à la petite table du peintre Sériac que sont venus rejoindre une jeune fille et un garçonnet.

Anna Lanel est arrivée, en effet, tout à l'heure, avec son neveu, dans ce coin de rustique et saine beauté. La montée au-dessus de Grenoble fut un enchantement, d'autant plus que Pierre était venu cueillir ses voyageurs au train... Et l'installation, vite effectuée, promet de nouvelles joies : dans la petite maison, mi-auberge, mi-ferme, pas de protocole ; pas de voisins proches non plus. Le village même de Saint-Nizier est distant, paraît-il, de trois kilomètres par la route, deux par des raccourcis de chèvres, perché encore au-dessus du hameau des Charvets, pourtant déjà si haut ! Et quelle vue depuis les chambres, comme depuis la terrasse taillée à même le coin de roche en surplomb qui soutient le chalet et ses alentours immédiats : un cirque de montagnes aux crêtes dissemblables, aux profils de bêtes trapues, ou de couteaux, sinon d'aiguilles effilées, avec un élargissement en entonnoir sur la trouée de Grenoble, tandis qu'à droite - proches à les toucher, croirait-on, et désespérantes à atteindre au dire des alpinistes ! - se silhouette en vieux bourg sur le ciel le profil des *Trois Pucelles*.

A l'hôtel, déjà rempli, bien que la saison commence à peine, rien que des clients amis de solitude et de nature dont le voisinage ne sera pas gênant : intellectuels fatigués, ou mères de famille à la recherche d'un coin tranquille pour y abriter un enfant délicat... C'est ainsi que Pierre a présenté Anna à sa voisine de chambre, une dame Cassagne, de Grenoble, pourvue d'une petite Isabelle de quatre ans, qu'il a déjà rencontrée ici l'an passé. La maman pourra rendre des services à Mlle Lanel, et son bébé semble déjà en admiration devant Domi qui en profite, le petit monstre, pour tenter, dès la première heure, d'asseoir ses prérogatives de

domination masculine : « *Oui, Tompierre, annonce-t-il en brandissant sa cuiller, et assez haut pour être entendu de la table où, sagement, la petite fille avale son potage, c'est moi qui ai conduit le train en venant : j'ai regardé le réveil et, quand il a été l'heure, j'ai appuyé sur le bouton. Alors, ça a sifflé, et on est parti !* »

Plus discrètement, Anna traduit pour son fiancé : « *C'est-à-dire qu'il avait les yeux fixés sur la grande pendule du quai, en face de nous... Quand j'ai vu le chef de gare porter le sifflet à sa bouche, j'ai informé : C'est l'heure ! Et Domi pressant consciencieusement le bouton du store de la portière, le train s'est, en effet, ébranlé.* »

Elle s'attend à un éclat de rire, mais Pierre sourit à peine, tandis qu'à la table Cassagne Isabelle relève la tête, bouche bée, pour mieux entendre.

« *Oui, claironne à nouveau Domi, c'est moi qui ai conduit le grand train. Et il avait beaucoup de wagons ; j'ai compté : un, deux, trois, six, cinq, trente...* »

Et, tout bas, à sa tante :

« *Tu vois comme ça intéresse Mirabelle, là-bas ?*

- *Pas Mirabelle, mon petit : Isabelle.*

- *Ah ?... J'avais cru que c'était Mirabelle ; ça lui va si bien !*

- *Pourquoi ?*

- *Parce qu'elle est dorée comme une prune.*

- *Toi aussi tu vas devenir tout brun sous le soleil.*

- *En attendant, reprend Domi qui tient à ses idées, j'ai conduit le train !... Et, tu sais ; Tompierre, on en a vu des affaires tout le long du chemin !... Des autres trains qui allaient à l'envers !... et des messieurs, prêts à se faire écraser, qui auraient mieux fait de rester chez eux !*

- *Comment ?... interroge Sériac.*

- *Oui, explique encore Anna, les trains à l'envers, c'étaient ceux qui nous croisaient... Et les messieurs, debout sur les voies,*

au risque de se faire écraser, c'étaient les agents et les ouvriers du chemin de fer.

- Ah ! bon.

- Maintenant, Domi, fini de causer, mange ta soupe. Tu vois, tu es le dernier. On va enlever les assiettes et tu n'auras pas terminé. »

C'est la tante qui a dit cela, mais l'oncle Pierre la rassure :

« Le service est lent ici : d'abord, on a du temps devant soi ; ensuite, le personnel, peu nombreux, est celui d'une petite maison..., ce qui comporte des inconvénients.

- Lesquels ?

- Les chambres sont déjà toutes occupées. Quand vos parents arriveront, je leur céderai la mienne.

- Et je vous ai dit qu'ils arrivent après-demain ! Maman ne va de nouveau pas très bien ; elle a besoin de l'air montagnard... Mais alors, où irez-vous ?

- Chez le curé de Saint-Nizier qui m'a déjà reçu quand je travaillais à la chapelle..., heureusement finie à présent. Je vous montrerai cela ! »

Anna est consternée ; et, cette fois, cela met Pierre en joie : « Deux kilomètres par les raccourcis, la belle affaire !... Le curé est charmant et, dans son ambiance, il fait bon. Et puis, à mon âge, un peu d'exercice n'est-il pas indispensable ?... Qu'est-ce que deux kilomètres, matin et soir !

- Alors, vous viendrez toute la journée ?

- Naturellement ! Dès la messe là-bas et le petit déjeuner pris, je vous arriverai pour le jour entier.

- Car vous allez maintenant à la messe chaque matin ?

- Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ?... Je ne saurais plus m'en passer : la prière tient une telle place dans ma vie ! »

La jeune fille songe soudain à cette lettre où Pierre lui disait essayer de monter à Dieu verticalement, à la manière dont un miroir réfléchit un rayon, au lieu de pratiquer l'oraison en spirale,

décrite par saint Denys, qui s'attache successivement aux manifestations divines, puis se hausse aux supérieures pour arriver plus près de Dieu.

« *Prière droite ou en vis ?* demande-t-elle avec une certaine malice.

- *Droite ! Oh ! droite. Il faut cela à la foi agitée pour la fixer, la rendre heureuse tout en restant encore dans les ombres de la route.*

- *La foi peut-elle être vraiment heureuse dès la terre ?*

- *Oui..., puisque déjà filtre, pour elle, un rayon de la gloire qui nous attend ! »*

Malgré eux, ces grands problèmes les assaillent à nouveau. Mais Anna se souvient qu'elle s'est promis de puiser à la vie de Pierre plus qu'aux raisonnements d'Ecole, à son cœur purifié par l'invasion de l'amour plus qu'à ses lectures ; et la voici qui interroge :

« *Vous me parliez, dans une lettre, de la béatitude des cœurs purs reliée au don d'Intelligence. J'avoue ne pas voir clairement le lien entre les deux ?*

- *Il faut comprendre pour cela le sens spécial que revêt ici l'expression **cœur pur**... Nous en reparlerons à loisir. »*

Cette conversation ne fait pas l'affaire de Domi qui cherche des biais pour renouer l'entretien sur le voyage au cours duquel il se crut roi :

« *Tamta, tu as déballé la valise ?*

- *Laquelle ?*

- *Ta mienne.*

- *Oui, tu trouveras tes petites affaires déjà rangées dans la commode. »*

Un silence tombe sur la table en coïncidence avec un apaisement général de la salle à manger, les yeux s'étant tournés vers la serveuse qui entre avec un plat au fumet odorant. Par une fenêtre ouverte, dans la paix du soir, monte, d'une étable proche, un meuglement plaintif :

« Meuh !... fait Dominique. Elle appelait déjà tout à l'heure, la vache. Qu'est-ce qu'elle a ?... Tu la connais, Tompierre ?... Est-ce qu'on ne lui a pas donné à dîner ?

- Si ! mais elle n'a pas faim : elle a du chagrin.

- Pourquoi qu'elle a du chagrin ?

- Parce qu'on lui a tué son petit veau hier.

- Oh ! les méchants !... Mais toi aussi, Tompierre, tu dois avoir du chagrin, pasque tu manges presque pas ? Pourtant, t'as pas de petit veau qu'on t'a tué ? »

Il rit, mais c'est vrai qu'il mange du bout des dents et qu'il n'a pas l'air entrain. Depuis son arrivée, Anna en fait silencieusement la remarque. Que peut-il bien avoir, quand leur venue devrait tellement le réjouir ?...

Elle essaye de faire rebondir la conversation sur Rome, et il répond mollement : oui, il a été heureux, là-bas..., comblé de joies artistiques et spirituelles... Il a vu le Pape, compris la valeur et la force de l'Eglise, prolongement du Dieu qui l'a happé. Mais il dit tout cela sèchement, à la manière d'une information littéraire... Après tout, c'est peut-être l'enfant qui, par ses incessantes interruptions, crée une gêne entre les fiancés ? Mais, grâce à Dieu ! l'enfant a sommeil, le dîner s'achève, et les jeunes gens vont pouvoir retrouver un tête-à-tête.

Gentiment, Mme Cassagne offre de veiller sur le petit homme quand il sera couché, pour permettre à sa tante d'aller voir, à 200 mètres du chalet, le coup d'œil féérique qu'on propose aux arrivants : les lumières de Grenoble scintillant dans leur coulée sombre sous le cirque protecteur des cimes. Les jeunes gens acceptent, et, tout en procédant au coucher de son neveu, Anna songe : « *Que peut bien avoir Pierre ?... Triste ? non ! mais si grave ! Je le sens de plus en plus enfoncé dans ce que Ruysbroek appelle l'unité de solitude où l'on est possédé par le Bien-Aimé.*⁹

⁹ Ruysbroeck l'Admirable, *Le livre du Royaume des Amants de Dieu*, chapitre 32 : « *Comment l'on peut posséder le don d'intelligence* ».

Ah ! que je voudrais percer ce plafond pour savoir ce qu'il fait ! et ce crâne pour savoir ce qu'il pense ! »

La chambre de l'artiste est, en effet, au-dessus de la sienne. Et si elle pouvait le voir, comme elle le souhaite en ce moment, elle le trouverait relisant un passage de sainte Angèle de Foligno : « *Si la tribulation et la tentation surviennent avec leur force purificatrice, continuez, continuez ; ne vous relâchez pas... Persévérez dans la prière et, si vous commencez à sentir Dieu plus pleinement que jamais, parce que votre bouche vient d'être préparée par une saveur divine, faites le vide ; laissez-lui toute la place, car une grande lumière va vous être donnée pour voir et pour le voir... »*

Sériac a pris sa tête à deux mains et, en lui-même, il implore : « *Faire le vide, mon Dieu ! ce serait relativement facile si l'on était seul. Mais comment Tamta comprendra-t-elle ?... Comment même lui dire ?... »*

Et ce qu'il veut dire est sans doute bien difficile, car il gémit tout haut : « *Je ne peux pas !... Et je ne saurai pas !... »*

Il s'est levé et marche vers la porte avec un remords : « *Pardon, mon Dieu ! J'ai tort de craindre puisque vous êtes là pour m'aider... »*

En l'entendant descendre l'escalier sonore, Mlle Lanel sent un malaise l'envahir : ce nouveau Pierre entrevu n'est plus le Pierre de La Verdière ni celui des *Alouettes* : il porte en lui quelque chose de non partagé avec elle ; et tout inconnu fait peur à l'amour ! Comment l'aborder ?... En appuyant la tête à son épaule pour les caresses qui arrangent tout entre les amoureux ? ou en parlant de ce Dieu qui arrange tout entre les âmes ?...

C'est ce dernier parti qu'elle prend lorsqu'elle se trouve seule avec lui devant l'horizon baigné d'ombre qui est, en effet, de toute beauté : du haut du balcon rocheux sur lequel ils viennent de s'arrêter, le halo lumineux de la ville monte pour jouer avec la nuit au long des pentes, puis il se perd dans la sérénité à demi obscure

des crêtes déchiquetées sous un ciel rutilant d'étoiles. On éprouve une impression de plénitude qui voudrait embrasser toute la terre...

« *Pierre, dit-elle quelque peu oppressée par la magie du spectacle, ne trouvez-vous pas, qu'ici, on comprend mieux qu'ailleurs le mot de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : **Dans l'Eglise, ma Mère, j'ai trouvé ma place : je serai l'amour !***¹⁰

- *Oui..., mais l'amour ne consiste pas seulement dans l'amour.*

- *Que voulez-vous dire ?*

- *Mission d'amour est toujours mission de souffrance.*

- *Et vous souffrez, Pierre ?... Qu'est-ce que vous avez ?...*

Dites-le moi !... Ne devons-nous pas tout partager ?... »

Comme il ne répond rien, elle glisse sa main dans la main de son fiancé. Celle-ci, brûlante, serre les doigts de la jeune fille, à la manière dont un nageur en détresse s'accroche à une branche. Puis, quand, après un silence, l'homme se décide à parler, ce n'est pas pour revenir à ce qu'on lui a demandé, mais pour poser une autre question :

« *C'est vrai que la majesté de ces montagnes ne peut évoquer que celle de l'amour ; mais, Tamta, n'avez-vous jamais pensé au sommet de celui-ci ?... au don plénier, sans repentance, à Celui qui règne au-dessus de toutes les cimes ?*

- *A la vie religieuse ?... Non ! ma nature trop indépendante ne se serait pas pliée à une existence conventuelle. »*

Elle a énoncé cela sans aller au-delà de l'interrogation ramassée autour d'elle-même. Mais, bientôt, sa pensée bondit en avant. Un pressentiment s'insinue, puis s'installe dans son cœur... Croulant tout à coup sous le poids de ce que Dieu pourrait vouloir et qu'elle ne voit pas encore, elle rassemble ses forces pour aller, à la fois déchirée et disponible, au-devant de cette volonté : « *Mais, vous, Pierre, demande-t-elle, vous y avez pensé ?* »

¹⁰ Cf. sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Manuscrits autobiographiques*, B, fol. 3 v° (*Œuvres complètes*, p. 226).

Et, cette fois, il n'y a plus d'hésitation chez l'homme, mais deux mots qui tombent, à la face du ciel et de la terre : « *Moi ?... Oui !* »

Après quoi, le silence recouvre les mots et les êtres à la manière dont les ombres enveloppent la vallée. Il semble qu'il n'y aura plus jamais de jour levé sur elle, et plus jamais d'autres paroles dites entre eux. Tout ne va-t-il pas s'arrêter sur le point d'orgue posé par les deux mots définitifs ?

Anna est anéantie... Pleurer ? Il faudrait, pour cela avoir des larmes. Prier ? Il faudrait pour cela soulever la pesante glèbe de souffrance qui l'enlise. Une seule pensée vrille son cœur : « *Pierre ?... se donner à Dieu ?... Pierre ?... prêtre ?...* »

Mais puisqu'elle continue à vivre et que la vie est mouvement, puisqu'il est impossible d'attendre toujours sur ce coin de roche l'éternité en marche, ne pouvant ni parler, ni pleurer, ni prier, elle fait un seul geste, celui d'un pas en avant vers le chalet ; ainsi les bêtes blessées cherchent-elles instinctivement leur tanière, et les hommes leurs maisons, pour essayer d'y réduire entre des murs limités des détresses plus grandes que le monde.

Pierre n'a pas lâché la main d'Anna : « *Ecoutez-moi !* » dit-il en arrêtant sa course.

Elle s'immobilise à nouveau. Et il ne dit plus rien. Mais cette intervention a brisé le maléfice qui les enfermait depuis un instant en deux cercles séparés. A présent, c'est elle qui reprend l'initiative de parler :

« *Depuis quand y pensez-vous ?... Depuis Rome, n'est-ce pas ?* »

- *Rome m'a révélé l'Eglise, mais je crois que j'y venais en réalité depuis que j'ai commencé à connaître un Dieu vivant, sans doute depuis La Verdière.*

- *Et vous ne me disiez rien ?*

- *Je ne savais pas moi-même, Je ne me suis rendu compte, en effet, qu'à Rome de ce que pouvait être un appel... Mais rien n'est*

fait, Tamta ! Ma pensée ne s'accroche pas à un futur : seulement à un conditionnel.

- Comment cela ?... Vous n'êtes pas encore résolu ?..

- Aurai-je pu prendre une résolution, et même mener une délibération sans vous ?... Vous n'y pensez pas. Il y a de tels obstacles ! »

Un peu de sang remonte au cœur de la jeune fille : tel un oiseau meurtri par un chasseur, elle garde une aile blessée par Pierre ; mais voici que, dans l'aile, la vie revient sous la plaie.

« Des obstacles ?... » reedit-elle. *C'est vrai... Votre peinture ?... »*

S'il osait, il rirait :

« Ma peinture ?... C'est bien peu en parallèle avec Dieu ! J'ai lu, ces mois derniers, la biographie d'un jeune peintre appelé à la sainteté et tué, à vingt ans, par la contemplation. Son âme le dévora. Mais plus la splendeur des choses se révélait à lui, plus ses pinceaux lui semblaient aveugles... Je crois qu'un soir, par un soleil couchant, il les jeta dans la mer !

- Du moins, la lumière ne reste-t-elle pas la passion de votre vie ?

- Certes ! mais entendons-nous : serais-je aveugle que je verrais maintenant la seule lumière pour laquelle il vaille la peine d'exister, et je pratiquerais sa contemplation mieux que tout autre, si l'on admet l'histoire de cet homme qui, entre tous les hommes, aurait le mieux compris la contemplation...

- De qui parlez-vous ?

- De ce philosophe de l'antiquité qui se fit crever les yeux pour mieux voir son soleil ! »

Elle ne peut s'empêcher de remarquer :

« Serait-ce la mise en pratique du don d'Intelligence qui vous a amené à ces conceptions ?

- Peut-être. Avec lui, on est rassuré, fixé. Il n'est rien comme le don d'Intelligence pour calmer l'intelligence ; rien de tel aussi

pour démontrer la relativité des beautés d'un art terrestre... qu'il coûte peu, alors, de quitter !

- S'il en est ainsi, d'où viennent donc, pour vous, les obstacles ?

- Il n'en est qu'un : la foi que je vous ai engagée. Je suis votre fiancé, Tamta ! »

Chez elle, la vie qui revenait sous la plaie, se retire à nouveau, chassée, cette fois, par l'orgueil blessé :

« N'avez-vous pas pensé que je vous rendrais votre liberté ?

- Il ne s'agit pas de rendre ce qui ne m'appartient plus.

- De quoi s'agit-il, alors ?

- De donner avec moi ce que nous possédons à deux... C'est vous qui m'avez conduit à Dieu...

- Et l'élève a dépassé le maître ! Dieu récompense ce maître en le broyant. Car vous n'avez tout de même pas pensé, Pierre, que je ne serais pas broyée ?... »

Ses mots ne rencontrent qu'un lourd silence... Que pense l'homme capable d'imposer de telles souffrances ?... Lentement, elle ajoute - et sa voix mesurée semble monter d'une profondeur d'abîme : *« Combien je regrette l'essai, que je vous ai proposé sur la plate-forme du Veilleur de Charlieu ! Aurais-je cru aller vers un tel effondrement ?... Deux fois dans une vie, c'est tout de même trop ! »*

La réponse arrive non pas sous la forme d'un bruit de paroles, mais d'un sanglot. Pierre, ne trouvant rien à dire, pleure ! Anna, sans y prendre garde, s'est remise à marcher vers la maison, et il la suit. Peu à peu, la vue de Grenoble endormie s'éloigne... Ils sont bientôt sur le sentier banal qui mène au chalet. Près d'un bouquet d'arbres qui les recouvre d'une ombre épaisse, la jeune fille s'arrête. Et, comme on accuse souvent les autres de ce qui bouillonne en soi, elle dénonce :

« N'êtes-vous pas victime, en pensant à cette vocation, d'une tentation d'orgueil ? Comme Galilée, vous êtes devenu aveugle à force d'avoir trop regardé le soleil et vous ne voyez plus les

pierres qui barrent la route. Car il y a d'autres obstacles auxquels vous ne pensez pas ; et ceux-là viennent de vous seul.

- Dites-les-moi.

- Vos habitudes de vie passée...

- Dieu a tout pardonné.

*- Il n'en reste pas moins des cicatrices, et tout **ce troupeau d'imperfections que nous menons paître**, comme dit saint Jean de la Croix¹¹, et qui vous encombrera ! »*

Elle s'est ressaisie, dans un besoin de remporter elle ne sait quelle victoire et se sent maintenant capable de discuter.

« *Y a-t-il autre chose ?* demande-t-il,

- Tout de même, votre manque d'instruction religieuse fondamental. Vous aurez beau mettre les bouchées doubles, jamais vous ne rattraperez le temps perdu. Et tout prêtre se doit, comme il doit aux âmes, d'être de valeur.

- Mais la valeur tient moins à la somme de nos connaissances qu'à la lumière où nous les situons. »

Agacée par la contradiction, elle reprend son premier argument : « *Je vous ai parlé d'orgueil tout à l'heure ? Tous, lorsque nous approchons de Dieu, nous sommes à peine capables de toucher la frange de son vêtement, comme la femme de l'Évangile¹². Et, vous, vous prétendez ouvrir le manteau et vous jeter sur le Cœur qui est au centre du monde !... Est-ce sage ou est-ce fou ?* »

Dans la nuit, la réponse arrive, timide, hachée, pourtant résolue, à la manière d'un examen de conscience :

« *C'est vrai que je n'ai pas voulu seulement touchoter le bord d'une frange, mais me jeter à même sur le Cœur..., cependant, en me vidant de moi pour mieux recevoir... Si l'on peut être fou d'orgueil à force de chercher le vide, oui, alors, c'est vrai ; je suis fou d'orgueil !*

¹¹ Cf. saint Jean de la Croix, *Cantique spirituel A*, strophe 17, 13 ; *Cantique spirituel B*, strophe 26, 18 (*Œuvres complètes*, Le Cerf, pp. 442 et 1363).

¹² Cf. Mt. 9, 20 ; Mc. 5, 27-28 ; Lc. 8, 44.

- *Et pourquoi voulez-vous si désespérément ce vide ?*

- *Vous le savez bien ; c'est parce qu'en lui seulement le Saint-Esprit est donné, et qu'il le remplit tout entier. »*

Ils n'ajoutent rien, arrivés au nœud du débat, au centre du problème où un seul obstacle se dresse par-dessus tous ceux qu'ils viennent d'évoquer : les exigences du Saint-Esprit... Et c'est parce que Pierre veut les suivre aveuglément, c'est parce qu'Anna les discute, les méconnaît, dans l'excès de sa souffrance, que ces deux cœurs combattent et se déchirent.

Ce qu'elle disait tout à l'heure est bien vrai : elle a révélé Dieu à l'âme en quête de surnaturel : et l'âme a dépassé son guide, non pas tellement en connaissance théorique, mais en la pratique des dons divins. Endormie en son cher amour, depuis des mois, Anna regardait Pierre en piétinant sur la terre des hommes, tandis que Pierre regardait Dieu en avançant vers son absolue Vérité. Ils ne sont plus au même pas... D'où donc, et comment pourra venir leur accord en face des exigences du Saint-Esprit ?

Au coin du sentier où ils restent à présent en arrêt, penchée sur sa propre douleur, Tamta ne sent plus que celle-ci à l'état aigu. Si au moins elle avait encore sous les yeux l'horizon splendide de tout à l'heure qui, tout de même, aidait à maintenir une paix difficile ! mais, ici, c'est la nuit totale. Il n'y a plus d'autres points lumineux que les étoiles piquées au ciel. Elles sont si hautes qu'Anna baisse la tête, lasse de les chercher, et ne voit plus ce qui pourrait bien survenir pour lui, redonner le goût de vivre dans cette obscurité et dans cette froidure ; car voici qu'un vent se lève pour troubler les nuages et secouer les taillis.

Quant à Pierre, il sait que l'homme humble exerce une action singulière sur les autres hommes, posé qu'il est devant eux comme une lumière, et qu'il n'est pas impossible à sa douceur de les tourner à son gré. Aussi, est-ce avec une simplicité totale qu'il prononce, et pour lui, et pour le cœur en peine qui bat à ses côtés : « *Gardons-nous de la route qui n'aboutit pas ! Tout malaise, tout mécontentement entre nous, Tamta, serait une désapprobation des*

actes de la Providence : aussi ferons-nous ce que vous croirez sage, après avoir prié ensemble et réfléchi. »

C'est vrai que l'humilité est une bien grande chose qui ne tient pas de place et règne cependant sur tout ! Anna Lanel la sent telle chez Pierre que son cœur altier s'amollit à ce contact. Mais cela dure peu : l'âpre fiancée trahie d'un René Briollet dort encore, sans être morte en elle. Et, brusquement, elle se réveille pour repousser la proposition : *« Réfléchir et prier ensemble ? non. J'ai besoin de solitude pour me remettre. Du moins, soyez tranquille, je ne vous accuserai plus d'orgueil. »*

L'ombre cache le geste qu'il fait pour traduire que cela lui est bien égal d'être accusé de ceci ou de cela, puisqu'il est en paix avec Dieu ! Mais elle entend la voix suppliante reprendre : *« Oh ! non, ne souffrez pas votre souffrance toute seule. Je sais qu'elle serait trop terrible : portons-la à deux. »*

S'il avait employé un possessif différent, la cause eût peut-être été gagnée. S'il avait dit *« notre »* et non pas *« votre »* souffrance, Anna eût peut-être consenti à la considérer avec lui au lieu de s'en déchirer sans lui... Les biens et les maux vécus en commun se partagent ; ceux qu'on porte seul se portent farouchement pour soi. Or, pas une fois, depuis le début de la soirée, Sériac n'a fait allusion à son amour pour Tamta !... A sa souffrance ? oui !... A la passion même qui la cause ? non ! Pourquoi ? sinon parce que, transposé désormais sur le plan des choses éternelles, son amour à lui n'a plus les résonances humaines dont elle reste baignée, enveloppée, douloureusement grisée.

A la manière dont son caractère décidé a l'habitude de réagir, la résolution de la jeune fille est prise à présent. Elle jaillit, d'autant plus implacable qu'il lui faut se raidir et procéder rapidement, pour avoir le courage d'aller jusqu'au bout :

« Si ! Laissez-moi seule. La conclusion ne pouvait être douteuse ; vous saviez que je ne lutterais pas contre le Saint-Esprit... Qu'il vous prenne donc : je vous rends à lui.

*- Je vous ai déjà dit ne pas vouloir du verbe **prendre**.*

- *Qu'importe le verbe pourvu que la chose se fasse !*

- *Elle ne se fera que si vous la voulez avec moi d'un cœur donné à deux.*

- *C'est trop demander, mon ami !*

- *Pour ce soir, oui ; mais dans l'avenir ?... Et comment organiser celui-ci en attendant ? »*

Lucide, à la manière dont elle se montre résolue, Anna reprend :

« *Ecoutez-moi, Pierre, et je vous en prie, répondez nettement à mes questions... Si je ne vous avais pas rendu votre liberté, qu'auriez-vous fait immédiatement ?*

- *J'aurais passé ce mois avec vous aux Charvets en peignant, et en priant Dieu de nous éclairer.*

- *Et si je vous l'avais rendue, comme je le fais - mais dans cette paix du don d'Intelligence **qui calme l'intelligence**, disiez-vous, et que je n'ai pas ! - qu'auriez-vous fait encore ?*

- *Je serais parti après-demain à Grenoble pour y rencontrer le directeur d'un Séminaire de vocations tardives avec qui le curé de La Verdière m'a pris un rendez- vous.*

- *Ah ! ... l'abbé Girard est mêlé à tout cela ?*

- *Et il pense exactement comme moi à votre sujet.*

- *Ensuite ?... Après cette rencontre avec ce directeur de Séminaire ?*

- *Après ?... Si l'on m'en avait jugé digne, ç'aurait été, sans doute, la première orientation vers le sacerdoce.*

- *Ce soir-là, redit lentement la jeune fille qui semble peser une décision, c'est justement celui où mes parents vont arriver ici. »*

Puis, avec une brutalité qui cache un sanglot repoussé :

« *Alors, voilà ce que vous allez faire... Partez demain matin. Je ne peux pas, et comprenez que je ne veux pas vous revoir à la lumière du jour !... La miséricorde de Dieu a enveloppé d'ombre cette soirée pour me donner le courage de porter ce choc... Soyez aussi miséricordieux, et partez demain, sans m'avoir revue.*

- *Mais...*

- *Ne vous inquiétez pas... J'expliquerai que vous avez été brusquement rappelé ! Et, vous..., vous trouverez bien à vous occuper à Grenoble jusqu'à l'heure de votre rendez-vous ?... Maintenant, adieu, Pierre... Non, ne me prenez pas même la main, et laissez-moi rentrer.*

- *Est-ce possible ?... Vous voudriez revenir au chalet toute seule ?*

- *Oui. Je pars devant... Laissez-moi aller.*

- *Mais c'est fou !*

- *Par charité..., faites exactement ce que je vous dis ! »*

Elle est déjà partie. La nuit la mange tandis que, stupide, il reste comme enraciné au sol.

Devant la maison où, heureusement ! elle ne rencontre personne, son pied se tord contre une pierre. Elle trébuche avec un petit : « *Ah !* » de souffrance ; mais qu'est-ce qu'un pied tordu quand l'être entier est en lambeaux ?... Sans pensées, une fois dans la chambre, elle s'abat, avec de lourds sanglots, cette fois ! contre le lit où dort tranquillement ce Domi qu'un autre amour en marche va lui prendre aussi, bientôt.

*

CHAPITRE VI

Anna Lanel ne saura jamais comment elle a pu vivre le jour qui suivit le départ de Pierre..., car, docilement, comme elle le lui a demandé, il est parti. Et, dans l'illogisme de son cœur déchiqueté, quand elle s'est aperçue que c'était bien fini, que jamais plus il ne reviendrait ici en fiancé, doucement, elle a découvert, au fond de son être, des gouffres où se tapit le désespoir.

Dieu reste pour elle le grand Vivant qu'elle a fait connaître, il y aura bientôt un an, à l'artiste en quête de vérité. Mais alors que ce grand Vivant a toujours développé l'amour en elle afin qu'elle en vive, comme lui, et le répande, il semble aujourd'hui qu'elle n'ait plus qu'à en mourir, noyée dans la détresse qu'elle sent surgir de toutes les choses..., de tous les êtres..., et d'elle-même, au-dessus des choses et des êtres.

Qu'est-ce qui pourrait encore l'intéresser ?

Tout la détache de tout. Et n'en sera-t-il pas ainsi maintenant, jusqu'à la désagrégation finale du corps, après combien de soirs et combien de matins durant lesquels son âme, comme il arrive aujourd'hui, l'aura déjà délaissée ?

Ce n'est pas un orage qu'elle traverse, mais un climat qu'elle découvre, en continuant cependant à faire les gestes de la vie extérieure coutumière - et même davantage, dans sa généreuse habitude de se pencher sans cesse sur les besoins d'autrui !... - soigner Domi..., sourire gentiment aux pensionnaires..., informer, sans avoir l'air d'y attacher d'importance, du départ brusquement nécessaire de Pierre Sériac... Tout cela, elle l'a assumé à sa manière tranquille, quelque peu déraisonnablement raisonnable en regard du divorce de l'esprit bouleversé.

Cependant, l'aimable Mme Cassagne s'est inquiétée du pied tordu la veille au soir ; car, sans rien présenter de grave, il garde une enflure et une gêne qu'un peu de repos ferait disparaître. Elle

a donc offert de se charger tout l'après-midi de Dominique pour une promenade dans les prés avec Isabelle. Et la tante a accepté avec soulagement.

Mais est-ce bien un soulagement d'être seule quand l'isolement ajoute encore à l'agonie ?

Les heures lui paraissent interminables dans ce cadre nouveau auquel ne l'attache aucune habitude de vie. Quand, dans l'après-midi, les pensionnaires ont fui le chalet pour les excursions qui, toutes, sont intéressantes en ce pays grandiose, elle sent la solitude lui peser lourdement entre les murs de sa chambre ouverte devant une montagne dont la beauté ne l'apaise pas.

Sur sa table, devant elle, une fourmi chemine - sortie peut-être de la brassée de fleurs cueillie par Domi ce matin ? Elle paraît désorientée de se trouver là, sur ce meuble, entre ces murs. Le doigt d'Anna pourrait la briser ; mais elle la laisse vivre..., courir sa minuscule et peut-être - sait-on ? - tragique aventure ?

La solitaire n'est-elle pas elle-même aux yeux de Dieu cette fourmi errante, frappée d'aveuglement, qui se fatigue inutilement à chercher une issue pour s'enfuir ?... mais une fourmi qui pense, et qui pourra sans doute éprouver, au fur et à mesure des jours à venir, la valeur de l'aveu d'un Léon Bloy :

« Dieu est attablé à ma souffrance comme à un festin... Je dors de misère... Je mange à peine, et en pleurant... Seigneur, je pleure très souvent. Est-ce de tristesse, ou en songeant à ce que je souffre ? Est-ce de joie en me souvenant de vous ? Comment démêler cela, et comment ne pas pleurer en essayant de le démêler ?... Je n'ose parler de mes réveils : cela doit être une pitié pour Dieu. et ses saints de voir tant souffrir une âme dès la première heure du jour... »

Le silence n'est déchiré, de temps en temps, que par un meuglement plaintif sorti de l'étable : la vache dont on a pris et tué le veau continue de l'appeler. Sur le soir, cependant, elle se tait, peut-être fatiguée elle-même de sa plainte, peut-être parce

qu'elle commence à s'habituer à la privation du corps tiède à côté du sien ?

Anna s'habituerait-elle jamais à la solitude de sa vie ?... Et, si oui, ne serait-ce pas un grand malheur de plus ?

Brusquement, le poids du silence autour d'elle lui devient intolérable. Entendre des bruits de vie à côté de soi lui paraît tellement indispensable qu'elle quête n'importe quel secours dans la chambre..., remonte son réveil de voyage afin d'en écouter le tictac et de voir quelque chose, à défaut de quelqu'un se mouvoir non loin d'elle. Sa détresse est devenue animale ; elle fait partie de sa vie végétative à la manière dont le sang coule aux artères et l'air aux poumons... Mais une pendulette de voyage n'a qu'un cœur métallique et des aiguilles si lentes à mesurer le temps qu'on n'en voit guère la marche... Bien vite, la jeune fille se lasse à les regarder. Et, à bout de forces, elle saisit son stylo, tout orgueil balayé ! pour écrire à Pierre.

« ... Si c'était à refaire et que je vous aie devant moi, je vous dirais toujours de partir ; mais, seule, je ne suis plus qu'une femme au cœur douloureux qui crie de misère. Ce qui m'a fait le plus de mal, c'est que vous ne m'aimez plus - du moins plus avec la possibilité de faire un geste humain pour moi ! - alors que je vous aime toujours, moi, et je l'avoue puisque vous n'êtes pas là pour recevoir l'aveu qui me ferait rougir, plus que jamais. Vous aviez raison de craindre de me voir souffrir seule : c'est abominable !... »

*« Ceci dit, pense-t-elle, il va me trouver dangereuse pour sa vocation et s'écarter de moi, lui aussi, **plus que jamais** ? Oh ! mon Dieu ! si j'allais, par là, me supprimer même le réconfort de ses lettres ?... »*

Elle hésite à déchirer ce qu'elle vient d'écrire, à recommencer une feuille plus modérée... Mais pourquoi mentir, ou, du moins, atténuer sa pensée quand la vérité reste le seul trésor, après que vous avez perdu tous les autres ?... Elle laisse donc intact son début, mais ajoute un *post-scriptum* :

« Vous disiez que le don d'Intelligence calme l'intelligence ? J'éprouve le contraire. Ne continuerez-vous pas à m'écrire pour m'éclairer : qu'au moins les enseignements d'Ecole ne soient pas supprimés entre nous ! Est-ce trop vous demander ?... Si vous le jugez bon, et si votre rendez-vous avec le directeur du Séminaire ne vous en empêche pas, ne pourriez-vous aller, demain soir, au petit train de Saint-Nizier, confier un mot de réponse pour moi à mes parents ? Vous ne sauriez croire quel secours cela me serait, en ce moment, de revoir seulement votre écriture !... »

Un petit pas pressé dans l'escalier et un grattement à la porte viennent tout à coup rompre sa solitude.

- *« Tamta, crie Domi, on est rentré ; et Mme Cassagne demande si tu as des lettres à faire partir ? Y a une occasion qui descend tout de suite à Grenoble. Ça ira plus vite, elle a dit, que de donner au train ce soir. »*

Pendant que, rapidement, Anna trace la seule adresse de Pierre qu'elle connaisse : au Séminaire, le petit jacasse :

« C'est Tin qui descend..., tu sais, le grand Tin qui soigne les bêtes ?... Tu le connais ?

- *Non, dit-elle machinalement.*

- *Et Tine ?... celle qui lave la vaisselle ?*

- *Non plus.*

- *Mais tu connais rien ici, ma pauvre Tamta ! »*

C'est vrai qu'elle a tellement vécu, depuis presque vingt-quatre heures, enroulée dans son chagrin comme dans une étoffe imperméable, que rien de l'extérieur ne l'a touchée. Avec supériorité, le gamin croit devoir renseigner :

« C'est le frère et la sœur. Y z'ont leur maison à Saint-Nizier. Y z'y partent tous les soirs et on les revoit tous les matins, mais ce soir on verra pas le grand Tin... Y remontera à Saint-Nizier sans passer par chez nous pasque..., est-ce que tu sais au moins ça, Tamta, que Saint-Nizier, et pis Grenoble, c'est pas dans le même sens ?

- *Oui, je sais au moins ça, répond-elle sans pouvoir se défendre d'un sourire qui, tout à coup, la rend à nouveau très jeune. Et toi, est-ce que tu sais les heures des trains qui montent de Grenoble ?*

- *Y en aura un tout à l'heure, à 7 heures et demie. Il arrive quand on va se mettre à table. C'est celui-là qui amènera, demain, Papi et Mami ! »*

« *Et peut-être aussi la réponse à ma lettre !... »* songe l'épistolière déjà reprise par son émoi.

Pour y échapper, elle prolonge la conversation :

« *Quel âge à ce grand Tin ?*

- *Oh ! c'est des vieux, avec Tine ; ils ont quinze ou seize ans, je crois. C'est des frère et sœur du même âge, tu sais..., comme des lorgnettes ?... »*

Elle cherche un instant, mais, habituée au langage subtil de Domi, elle comprend sans peine la relation : lorgnette égale, en optique, jumelle..., jumelle égale, en biologie, jumeaux !

« *Et pourquoi les appelles-tu Tin et Tine ?* demande-t-elle encore.

- *Tout le monde dit comme ça : y paraît que leurs parents, c'est Valentin !... Tu vois, Tamta, j'en sais des affaires, moi, ici !... Mais donne vite ta lettre : Mme Cassagne attend.*

- *Et ensuite tu reviendras un peu auprès de moi, dis, chéri ?*

- *Je peux pas ! J'ai laissé Mirabelle en train de commencer un fort en sable dans la cour de la ferme. Mais y faut que j'aille voir : elle saurait pas faire sans moi. »*

Il est déjà reparti, et la lettre avec lui. Sans cette brusque intervention, celle-ci aurait-elle jamais pris le chemin de la poste, et la sage réflexion ne l'aurait-elle pas détruite ?... Souvent, les enfants nous fournissent l'occasion de gestes qui bouleversent nos prudences !

Et, de même, le lendemain matin, c'est encore Domi qui transmet à sa tante un papier, sorti de la boîte du facteur : « *Une*

lettre de mon papa ! Je reconnais l'écriture. Ouvre vite, Tamta : s'il allait dire que Papi et Mami ne viennent pas ce soir ?... »

Mais pas du tout, heureusement ! les chers voyageurs seront là, comme prévu ; seulement, ils viennent de Charlieu, tandis que leur fils écrit des *Alouettes* où il passe quelques jours. L'enveloppe contient une petite feuille pour l'enfant qui en demande une lecture scrupuleuse, jusqu'aux moindres virgules ; et puis, une grande pour la sœur et le fiancé que le correspondant imagine nager en plein bonheur !

Quand le gamin est reparti à ses jeux, l'esseulée relit les phrases qui sont, à présent, autant de grains de sel sur une plaie. Longuement, elle s'arrête à la finale inattendue : *« Je voudrais te demander quelque chose, d'accord avec Rita qui le souhaite comme moi. Tu as été pour nous une sœur incomparable qui nous a acheminés l'un vers l'autre : nous avons senti ta charité..., mais pas toujours ta compréhension ! Tu es sans doute trop grande pour ne pas être aussi intransigeante, et, tout en favorisant mon remariage, nous craignons que tu le blâmes, au fond de toi, comme une faute à l'égard d'Edith ?... Elle fut pourtant la première à le désirer, et non par charité, mais par pleine compréhension de la condition humaine... Maintenant, ma Tamta, que l'amour et le bonheur ont fait de toi une femme qui connaît l'immensité du cœur, mais aussi la limite de ses forces, donne-nous cette pleine acceptation de nos contingences que nous attendons de toi. Je te le demande humblement, en homme qui a mesuré sa faiblesse tout en gardant sa fidélité ; car l'humilité n'est-elle pas un des fruits de l'amour, pour toi, probablement, comme pour nous ?... »*

« L'humilité n'est-elle pas un fruit de l'amour ?... » Anna l'a senti maintes fois aux côtés de Pierre à qui elle abandonnait tout ce qu'elle avait estimé jusqu'alors représenter sa force. Depuis l'avant-veille, elle ne le sent plus ; l'amour ne l'a pas désertée, mais il s'est gagné d'orgueil, et c'est pourquoi elle est si malheureuse !

Dans quelles téméraires aventures Dieu ne prétend-il pas embarquer certaines âmes ! Mais quel que soit le péril de la route, n'est-il pas préférable à cette grisaille des trop pesantes tranquillités ?... Après l'abominable journée d'hier, Anna est à bout de forces. Elle sent que cela ne peut plus durer..., qu'elle fera quelque chose d'héroïque ou de lâche pour sortir de cette toile d'araignée, tissée par ses raisonnements étroitement concentriques, autour de son âme avide de vie... Mais, faire quoi ?... Lasse, elle ne va pas plus loin en ce moment et replie la lettre de Louis-Jean qui, du moins, lui apporte la détente d'une indication d'humilité sur la route incertaine.

... Tout l'après-midi, elle s'installe sur la terrasse avec un livre qu'elle ne lit pas et un chandail pour Domi qu'elle tricote, sous un soleil pesant où courent des nuages. Son pied va mieux ; mais la charitable voisine de chambre a jugé bon de se charger, une fois de plus, de Dominique, afin de procurer encore une journée de repos à sa tante. Cependant, au fur et à mesure qu'on approche du soir, le repos devient plus théorique que réel : est-ce l'atmosphère qui s'alourdit de plus en plus ?... ou l'appréhension de ce que sera la lettre apportée tout à l'heure par les vieux parents ?... Mais, bientôt, Tamta se sent si lasse qu'elle remonte chez elle, incapable de supporter plus longtemps cette calotte de plomb qui, dehors, lui gaine les tempes.

« C'est vrai, confirme Mme Cassagne une fois rentrée, il fait un temps effroyablement lourd ; les enfants sont nerveux, les mouches agaçantes ; cela nous promet, d'ici peu, un bel orage ! En avez-vous déjà vu en montagne, Mademoiselle ?

- Chez nous, à 700 mètres d'altitude, oui. En grande montagne, non.

- Ici, c'est à la fois splendide et effrayant !

- Pourvu que nos voyageurs aient le temps d'arriver avant ?

- Oh ! certainement, et ne vous inquiétez pas : j'irai à leur l'encontre avec votre petit Domi. Restez bien tranquille afin que

vosre pied soit sage et que, demain, vous puissiez recommencer à vous promener en famille. »

Tout se passe ainsi que l'a annoncé cette habituée de la montagne ; l'orage n'avance pas ; il a même l'air de reculer. quand le train siffle dans la vallée, grimpe en s'essoufflant, puis s'arrête à la halte des Charvets. Il semble qu'une accalmie enveloppe la terre comme si les créatures, tapies dans les arbres et dans les herbes, attendaient le passage d'un maître redouté... Haletante, Anna attend avec elles, debout à sa fenêtre, prête au joyeux signal d'arrivée quand les voyageurs surgiront du fouillis d'arbres qui masque le chemin, sur la gauche.

Déjà, on entend des voix ; et puis des formes se précisent. Mais qu'est-ce que cela signifie ?... Les arrivants sont quatre avec la silhouette menue de Domi qui trotte entre eux ; voici Mme Cassagne, discrètement écartée de quelques pas... et Papi avec sa valise ; ... et qui donc, encore, portant les sacs de Mami ?...

Anna se frotte les yeux. L'émotion lui donne le vertige, voyons ?... Mais comment hésiter : cette longue forme qui reste élégante sous la charge des paquets de Mme Lanel n'appartient-elle pas à l'homme qui, pourtant, à cette heure, devrait être en grave conversation avec un directeur de séminaire ?

Pierre Sériac aussi a vu la rêveuse à sa fenêtre. D'un bond, il s'avance et court, sans souci de l'équilibre instable des colis qu'il continue à maintenir à bout de bras. Par derrière, les autres font de tranquilles petits signaux d'arrivée, à la manière de braves tringlons d'immuable allure. Mais lui, lancé en avant, tel un lévrier de race, atteint en quelques pas la porte du chalet qui claque sous sa pesée. L'escalier de bois gémit un peu, très peu, presque allégrement, et la porte de la chambre s'ouvre : « *Je suis venu, dit-il seulement, apporter la réponse à la lettre.* »

Elle n'a fait ni un pas ni un geste. Blanche comme sa robe d'été, on dirait qu'elle va s'effondrer. Pourtant, elle trouve des mots, parce qu'elle le veut :

« Mais..., votre directeur de Séminaire ?... vous l'avez vu ?... »

- *Non ! Puisque j'ai choisi de monter ici.*

- *Et pourquoi avez-vous choisi ?... »*

Très doucement, il la regarde. Très lentement, il répond :

« *J'étais parti pour vous obéir. Si je suis revenu, c'est pour souffrir et regarder la route avec vous, puisque, maintenant, vous voulez bien ne plus repousser mon secours.*

- *Pour cela seulement, vous avez manqué cette entrevue ?... Mais alors ?... »*

S'il était possible qu'elle pâlisse encore un peu plus, elle pâlirait. Comme si elle allait chercher très loin la force nécessaire pour achever la question qu'elle a commencé à poser, elle ferme les yeux :

« *Mais alors, demande-t-elle dans un souffle, vous m'aimez donc encore ?*

- *Pardonnez-moi si j'ai été assez maladroit pour vous en faire douter. Le seul mot du vieux classique peut vous exprimer mon cœur, Tamta : **Je vous aime beaucoup moins que mon Dieu..., beaucoup plus que moi-même !** »¹³*

Après cela, que pourraient-ils encore se dire ?... D'ailleurs, le reste de la bande surgit, et les contingences d'une arrivée, puis d'une installation, suivie d'un dîner en commun, obligent à la banalité des propos. Tout le monde est heureux de se retrouver ; et le ciel, bien qu'il s'assombrisse de plus en plus, n'est pas encore menaçant :

« *Monsieur Sériac, demande la maîtresse d'hôtel, comme on se lève de table, vous montez coucher chez M. le curé de Saint-Nizier ?*

- *Oui, si vous n'avez pas de chambre ici pour moi.*

- *Hélas ! il n'y en a plus... Mais je vais libérer Tin et Tine pour que vous les emmeniez : il va faire un gros orage... Vous partez tout de suite ?*

¹³ Cf. Pierre Corneille, *Polyeucte*, acte IV, scène III :

« Je vous aime beaucoup moins que mon Dieu..., mais bien plus que moi-même ! »

- *Dans un instant. J'ai encore quelque chose à montrer à Mlle Lanel.*

- *Ne vous attardez pas : vous savez ce que sont nos orages en montagne... »*

Ce que Pierre veut communiquer à Anna, c'est une page traitant du don d'Intelligence sur laquelle il tient à la laisser avant le repos de la nuit. Il a sorti un papier de son portefeuille et va le lui abandonner quand elle proteste : « *Lisons cela ensemble.* »

Et, lentement, elle commence : « *Rien n'est dur comme de renoncer à une idée chère, à une image aimée et familière, à une manière de voir à laquelle on a attaché sa personnalité et son orgueil. C'est un effet de l'Intelligence de nous détacher de nos idées personnelles pour pénétrer la parole de Dieu sous toutes ses formes, telle qu'elle est en réalité, et non pas telle que nous l'imaginons ou que nous voudrions qu'elle soit... »*

Absorbée, elle ne semble pas entendre un grattement à la porte, suivi d'un bref colloque où alternent les voix de Tine et de Pierre :

« *Monsieur Sériac, on part devant avec Tin. Le vent va se lever...*

- *Oui, allez... Je vous rejoins bien vite... »*

- « *... Quand le Saint-Esprit opère les purifications dans notre intelligence, continue la lectrice, il nous fait sentir que ce qui était la lumière de nos yeux n'est plus ; il nous enlève même ce qui semblait nous élever vers notre Dieu : ces images, ces idées imparfaites qui faisaient corps avec notre foi, mais comme un alliage impur... Ceux qui ont le courage de faire ce dépouillement ont le cœur pur ; leur esprit est dégagé des imaginations fausses, des erreurs de l'amour-propre... »*

Elle a laissé tomber la feuille : « *... C'est ce que je n'ai pas su faire durant ces deux mortels jours ! »*

Puis, avec l'humilité qui, enfin ! la détend et l'éclaire, elle achève : « *J'ai lutté contre le Saint-Esprit, et j'ai trébuché,*

d'esprit..., de cœur..., même de corps... Voyez, mon pied aussi en a souffert ! »

Elle regarde Sériac avec un piteux sourire et s'apprête à terminer la page quand, brusquement, un coup de vent qui semble vouloir balayer le chalet la ramène à la réalité.

« Oui, l'orage s'annonce ! constate Pierre.

- Et moi qui l'avais oublié en lisant ceci !... Vite, partez... Aurez-vous le temps d'arriver sans encombre à Saint-Nizier ?

- Ne vous inquiétez pas... »

Avec une hâte fébrile, à présent, elle voudrait le savoir à l'abri et le pousse dehors.

Un long moment après son départ, tout reste encore calme... Et puis le vent se prend cette fois à hurler comme pour annoncer des cataclysmes. Il tourbillonne, et de lointains grondements répondent à ses appels qui, peu à peu, deviennent déchaînés.

« Où est Pierre, maintenant ? songe-t-elle ; pas encore bien loin ?... Que j'ai donc été égoïste de le retenir, et même de ne pas penser à lui organiser un lit ici : Papi aurait pu le prendre dans sa chambre et Mami serait venue dormir avec moi ?... Pourquoi n'y ai-je pas songé ?... Ah ! la compréhension des besoins d'autrui, comme je suis encore loin de la pratiquer ! »

Un brutal crépitement jette Domi contre elle : *« Tamta, j'ai peur ! »*

Dans la chambre du haut, elle entend remuer ; et, sachant sa mère facilement effrayée, elle ne s'étonne pas de la voir surgir avec son mari : *« Eh bien !... si c'est ça leur montagne !... Beau baptême pour notre arrivée ! s'exclame la vieille dame. Nous venons auprès de toi pour nous sentir moins seuls là-haut... Ecoute ce tonnerre... »*

Des grondements, renforcés par les longues résonances du son contre les parois rocheuses, roulent en maîtres d'une redoutable symphonie ; ils alternent leur rythme inégal avec les coups de vent rageur et les éclairs dont on perçoit, à travers les persiennes closes, le fulgurant sillage... Bientôt s'y joint un nouvel élément : celui

d'une pluie torrentielle... Involontairement, Anna évoque le drame musical du *Requiem* de Berlioz, tout en tenant sur ses genoux un Domi qui gémit à chaque détonation... Mme Lanel a sorti son chapelet... De longues minutes mesurent l'angoisse de chacun. Durant les accalmies, dans la chambre à côté, on entend pleurer la petite Isabelle. Il semble qu'un cataclysme menace tout le chalet.

Tout à coup, du rez-de-chaussée, montent des bruits de portes et de voix. Jetant l'enfant sur les genoux de sa mère, Anna descend pour se trouver en face de Tin et de Tine..., mais en quel état, grand Dieu ! Echevelés ! trempés ! haletants !...

« On n'a pas pu continuer... On n'était pas encore assez loin... Alors, on est revenus... On a pensé que la maîtresse nous trouverait bien un coin pour dormir ?... »

- Vous avez bien fait, petits, on va s'arranger. L'essentiel est que vous n'attrapiez pas de mal. Séchez-vous pendant que je vais aviser...

- Mais... Monsieur Sériac ?... parvient à articuler Anna.

- On l'a rencontré en redescendant, près du gros noyer. On lui a crié qu'il revienne avec nous, mais il a fait signe que non ; et il a continué, lui !... On s'entendait même pas causer avec le tonnerre et le vent...

- C'est pas raisonnable ! profère le patron. Près du gros noyer ?... il en a pour une demi-heure à arriver à Saint-Nizier..., s'il y arrive !

- Oh ! il faisait des grandes enjambées ; mais il s'est enfoncé dans un nuage et on l'a plus vu ! »

Tardivement, l'hôtelier s'aperçoit que Mlle Lanel se soutient à peine ; et, comme il est brave homme, il voudrait la rassurer :

« Tout de même, Mademoiselle, ne vous inquiétez pas trop... Et, tenez, si vous voulez, dans une demi-heure, on téléphonera à M. le curé de Saint-Nizier pour s'assurer que tout va bien là-haut ?... Remontez chez vous en attendant : vous serez mieux qu'ici.

- Merci... Alors, n'est-ce pas, vous me ferez prévenir ?... »

Mais une demi-heure après, alors que l'orage commence à s'apaiser comme une bête harassée de sa propre rage, c'est la femme qui vient, en ambassadrice de mauvaises nouvelles :

« *Le téléphone de Saint-Nizier ne répond pas. On a essayé Grenoble : rien non plus... On est coupé.*

- *Parce que ?...*

- *Il doit y avoir des fils abîmés, peut-être des poteaux arrachés, comme c'est arrivé une fois, ces années dernières, après un cyclone ; on a été plusieurs jours sans communications. »*

Rien à faire. Dieu a signé l'inéluctable. Il ne reste qu'à le prier d'avoir pitié de ceux qui souffrent. C'est ce que fait le vieux ménage en alternant les invocations du chapelet ; Domi répond par derrière d'une petite voix frêle qui diminue..., diminue..., comme un fil d'eau dans une steppe, au fur et à mesure qu'au dehors le vacarme s'apaise... Alors, la tante le couche, déjà à moitié endormi, et les parents remontent chez eux après une proposition du grand-père : « *Tu m'expliqueras où est ce Saint-Nizier et, demain matin, de bonne heure, j'irai aux nouvelles. »*

De bonne heure ?... c'est-à-dire après le petit déjeuner... Comment attendre jusque-là ?

Les yeux grands ouverts dans la nuit redevenue tranquille, Anna songe : « *S'il lui est arrivé malheur, ce sera ma faute ! »*

Prisonnière d'une croix combien plus rugueuse que celle des nuits précédentes, elle ne se débat plus sur son bois douloureux, mais, cette fois, elle livre son être entier à ce qui va venir : à l'amour au-dessus de toute souffrance, à Dieu au-delà de toute créature !

... Quand le jour pointe, elle est debout et sait, désormais, où va son chemin. Doucement, avec des gestes feutrés, elle fait sa toilette, descend l'escalier, pousse les verrous des portes et se trouve dehors... Que va-t-elle faire ?... Aller elle-même à Saint-Nizier ?... Son pied ne le lui permettrait pas ! Mais marcher à la rencontre de Pierre, en s'engageant dans le sentier de chèvres qui monte vers lui ?... cela, oui ; car, si Pierre est vivant, il aura la

même hâte qu'elle à la rejoindre après cette nuit d'épouvante : ils ont trop l'habitude de penser ensemble pour qu'elle en doute.

L'aurore est d'une limpidité absolue : plus un nuage, plus un souffle. Une grande paix enveloppe à présent les herbes couchées et les branches pliées par la tourmente de la veille. Tout reste blessé, mais tout peut renaître dans le monde des choses, sous le soleil, comme dans le monde des âmes, sous la joie de l'Esprit.

... Et, tandis qu'Anna commence à se diriger vers le sentier, voici qu'au coin du grand noyer désigné par Tin se silhouette un homme. Et l'homme, ayant aperçu la jeune fille, se met à courir. La rencontre se fait en pleine lumière, au milieu d'un pré qui s'équipe pour la fête du jour.

Pourquoi diraient-ils des mots de banalité, puisque leurs âmes convergent dans l'Unique Bien d'où sortent l'imprévu et l'impétuosité de la vie ?...

« *Si tôt, ici ?* interroge-t-elle seulement ; *mais, votre messe ?...*

- *J'ai demandé la communion à M. le curé dès qu'il s'est réveillé et je suis venu tout de suite vous rassurer. Mais, à vous aussi, je dirai : **Si tôt, ici ?***

- *Oui, parce que j'ai quelque chose de pressé à vous demander... Votre directeur de Séminaire séjourne-t-il encore à Grenoble ?*

- *Jusqu'à cet après-midi.*

- *Alors, vous aurez le temps de remonter à Saint-Nizier refaire votre valise, prendre le train du matin pour aller le voir... et, ensuite, vous diriger où il le jugera bon. »*

Il la regarde, encore incrédule, bien qu'il sache quel artiste est Dieu pour travailler une âme !... Elle sourit bravement ; et si son cœur pleure, c'est derrière un visage irradié de cette paix pétrie à même les douleurs, très douces à force d'être fondues en celle du Crucifié. Son ascension dans le déchirement est si visible qu'il n'est pas besoin de demander d'explication : sans mots, Pierre comprend que Tamta le donne à Dieu d'un plein consentement ; et

que ce jour nouveau naît d'une nuit, sans doute effroyable, dont l'Éternité seule dira le secret.

Dans cet amour affiné, cependant, chacun songe d'abord à l'autre :

« *Pour vous, Tamta, dit-il, je suis bien heureux, car je me suis demandé, souvent si vous n'êtes pas faite pour quelque chose de plus grand que ce que j'avais à vous offrir ?*

- *Et quoi donc ?*

- *Le sais-je ?... Dieu le montrera par la voix des circonstances. Mais il est incontestable que vous avez, suivant l'expression d'un moine anglais du XIV^e siècle, ce **chagrin parfait de l'attirance désespérée vers Dieu**. Quand une âme l'éprouve, il semble que rien par ailleurs ne saurait la satisfaire. »*

Elle ne proteste pas et réclame seulement : « *Vous priez pour moi. Mais que demanderez-vous ?* »

Il se recueille. un instant, écoute à ses côtés les oiseaux en pleine aubade, et regarde la lumière en pleine montée :

« *La demande d'un saint Augustin quand il fut illuminé, dit-il : **Seigneur, achevez en moi votre œuvre. Voici que votre parole est ma joie, une joie supérieure à toutes les voluptés. N'abandonnez pas les dons qui sont vôtres ; ne dédaignez pas votre herbe quand elle a soif !***¹⁴ *Pour moi aussi, Tamta, voulez-vous faire la même prière ?*

- *Je la ferai, Pierre !... Mais ne me direz-vous rien de votre âme d'aujourd'hui et de ce qu'elle peut souffrir ?*

- *Pour moi, c'est très simple... Avez-vous jamais lu ce roman de Chateaubriant qui s'appelle : **LA RÉPONSE DU SEIGNEUR ?***

- *Jamais, non...*

- *C'est l'histoire féerique d'un inconnu, reçu affectueusement dans un vieux château, au jour de l'enterrement de la sœur du châtelain. Il sent autour de lui une mystérieuse présence ; et, découvrant dans une chapelle du parc, un chapeau de jeune fille accroché à un prie-Dieu, il s'attend toujours à la voir surgir... Au*

¹⁴ *Confessions*, livre XI, chapitre 2.

*lieu de cela, son hôte, qui est un sage, lui tient d'émouvantes conversations : **Prier, c'est contempler, et contempler, c'est devenir...** Il faut bien que le héros se rende à la réalité le jour où il croyait, enfin ! rencontrer la jeune fille après laquelle il soupirait ; il n'y aura pas pour lui de jeune fille !...*

- *Parce que ?* demande Aïma un peu haletante quand l'autre s'arrête, pris par l'évocation qu'il semble revivre de façon poignante.

- *Parce que le chapeau appartenait à la sœur du châtelain qu'on trouva morte à la chapelle... Et ce que le vieux monsieur attend de son hôte, ce n'est pas une alliance avec une fille de sa famille, mais qu'il le continue comme un fils de son esprit, en s'adonnant auprès de lui à la vie intérieure.*

- *Et où voyez-vous la relation de ceci avec vous ?*

- *C'est que je suis un peu, sinon tout à fait, dans l'état du héros quand il renonce à la jeune fille rêvée : **tout étourdi en lui-même, il regardait là-bas, au loin, comme s'il voyait une robe qui se défleurissait peu à peu, une chevelure qui se déroulait, se dispersait en lambeaux ; et il y avait, au milieu de tout cela, comme une petite main qui lui disait adieu...** »*

Il regarde Anna, et puis cette beauté du jour dans laquelle ils baignent : « *Tamta..., que votre petite main me dise adieu quand je serai là-haut..., près du vieux noyer* », implore-t-il.

Et, sans un mot de plus, il se retourne et commence à gravir le chemin qu'elle lui a dit de remonter. Pas plus qu'ils n'ont eu de paroles banales, ils ne sauraient poser de gestes ordinaires... Se serrer les mains ?... ils n'en auraient pas même la force ni l'un ni l'autre.

Oui, sans plus, il monte. Et elle le regarde monter.

Quand il est arrivé auprès du vieux noyer, il se retourne. La petite main s'agite... Et puis, ayant vu disparaître Pierre, Tamta, avant de regagner le chalet où l'attend la vie des autres, réclame tout haut : « *Mon Dieu ! ne dédaignez pas votre herbe quand elle a soif !* »

*

* *

Annexe : Ruysbroeck l'Admirable, *Le livre du Royaume des Amants de Dieu*, chapitre 32 « *Comment l'on peut posséder le don d'Intelligence* »¹⁵.

¹⁵ Si l'homme veut posséder le don d'intelligence et en être possédé à son tour, il doit avoir les qualités suivantes :

Pour avoir pleine lumière, il faut être transporté dans la superessence.

Car la clarté sans mesure est donnée à la connaissance dans la simplicité foncière.

On est alors tout pénétré et totalement transformé par la lumière de vérité.

Cette lumière brille pour tous lorsqu'ils ont le cœur pur, et les éclaire tous selon leur dignité.

Alors peuvent-ils fixer et contempler sans défaillir la face qui donne jouissance.

Toujours l'on contempera ce dont on jouit fidèlement, bien loin perdu hors de soi-même.

Si le bien-aimé s'est enfui, cela même fait toujours fixer la haute béatitude.

D'ailleurs le bien-aimé est pris et possédé par son bien-aimé dans l'unité de solitude.

Ainsi devons-nous continuer à soupirer toute notre vie vers le très haut abîme.

J'ai encore à vous faire connaître, si vous y faites attention, ce qui nuit à l'intelligence.

Ceux qui toujours ferment les yeux, et méditent afin de jouir dans la superessence ne peuvent être éclairés, car ils ne savent fixer la simplicité de la lumière.

C'est un obstacle pour connaître avec les Chérubins le bien-aimé en cette noblesse.

Ils cherchent à avoir profit et cela les fait reculer devant la divine Majesté.

Je veux encore vous montrer les causes qui font perdre le don d'intelligence.

Lorsqu'on recherche goûts terrestres, il est impossible d'atteindre à la haute jouissance.

On ne peut être éclairé, car on est tout encombré des images de tout ce qui fuit.

A peine peut-on ressusciter : l'on ne pense qu'à boire et manger, tout adonné à la gourmandise.

Or voilà ce que j'enseigne, tout cela fait tomber l'homme et lui enlève la béatitude.